Illinois U Library

NUMÉRO 159

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMÉDIE-FRANÇAISE** 1954

SALLE LUXEMBOURG

MERCREDI 17 FÉVRIER 1954

Bureaux à 20 h. 45 — **SOIRÉE** — Rideau à 21 h. 15

CRÉATION

EN ATTENDANT L'AURORE

Pièce en DEUX actes de **Mme SIMONE**

Décors et costumes de M. Georges WAKHEVITCH

MM. Aimé CLARIOND, *Edgar* - **Jean MARCHAT**, *Hozenne*
Maurice PORTERAT, *Navolski* - **Georges BACONNET**, *Joseph*
MARCO-BÉHAR, *le Courtisan* - **Paul GUERS**, *Messine*
Jacques TOJA, *Miracourt*
Mmes Annie DUCAUX, *la Comtesse* - **Denise NOEL**, *la Marquise*
Suzanne NIVETTE, *Vivonne*
Élève du Conservatoire : **M. Puyberneau**, *un Valet*

Mise en scène de M. Julien BERTHEAU

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 h. 30

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Vivonne La Comtesse Edgar

La Comtesse. — *Il y a ici, ce soir, quelque chose qui me surprend...* (Acte I)

EN ATTENDANT L'AURORE

Pièce en 2 actes

de SIMONE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 17 février 1954 à la COMEDIE-FRANÇAISE (Salle Luxembourg), dans des décors et costumes de GEORGES WAKHEVITCH et une mise en scène de JULIEN BERTHEAU.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Editions PLON.

Supplément au N° 413 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Edgar ..... *Aimé CLARIOND*

Hozenne ..... *Jean MARCHAT*

Navolski ..... *Maurice PORTERAT*

Joseph ..... *Georges BACONNET*

Le Courtisan ..... *MARCO-BEHAR*

Messine ..... *Paul GUERS*

Miracourt ..... *Jacques TOJA*

La Comtesse ..... *Annie DUCAUX*

La Marquise ..... *Denise NOEL*

Vivonne ..... *Andrée de CHAUVERON*

ELÈVE DU CONSERVATOIRE :

M. PUYBERNEAU, un Valet

ACTE PREMIER

Un grand salon somptueusement meublé de sièges à capitons, selon la mode de 1868. Bibelots précieux, fleurs érilisées dans les vases, doubles rideaux de satin étroitement croisés, lumières assourdies, atmosphère luxueuse, confinée et sombre. Le grand miroir au-dessus de la cheminée est voilé d'une mousseline.

Au lever du rideau, Joseph, le maître d'hôtel, ! en scène, rectifiant l'inclinaison d'un cadre, place d'un coussin. La pendule sonne huit ures.

JOSEPH, *s'approchant de la pendule.* — t'est-ce qui se passe ? En voilà une qui se et à rêver tout haut ! Elle oublie qu'on ne pas remontée depuis vingt ans ! *(Il décroche balancier.)* Attends voir que je t'arrache la ngue, vieille folle ! A cause de ton babillage, gouvernante serait capable de me flanquer la porte.

Un valet de pied soulève la portière.

LE VALET DE PIED, *annonçant.* — M. Navolsky.

Entre Navolsky. C'est un homme d'environ quarante ans, le type convenu du pianiste à cheveux longs, mais très correct dans sa mise.

NAVOLSKY. — Bonsoir, monsieur Joseph.

JOSEPH. — Bonsoir, monsieur Navolsky.

NAVOLSKY. — Pourrais-je parler à M^me^ Vinne ?

JOSEPH. — J'en doute. En ce moment, elle éside à l'habillage de M^me^ la Comtesse.

NAVOLSKY. — Exactement ce que je aignais !

JOSEPH. — Nous ne vous attendions pas avant bout de temps. Voyez, le couvercle du piano rabattu.

NAVOLSKY. — En effet.

JOSEPH. — Il n'y a pas une heure que M^me^ la mtesse a commencé sa toilette et que Firmin allé vous porter ses ordres.

NAVOLSKY. — Hélas !

JOSEPH. — Vous avez le temps d'une promede sur la place.

NAVOLSKY, *très agité.* — Il ne s'agit pas de promenade !

JOSEPH. — Ah !

NAVOLSKY. — Si vous ne trouvez pas un moyen d'attirer ici M^me^ Vivonne, je suis perdu, je suis mort !

JOSEPH. — Diable !

NAVOLSKY, *s'épongeant le front.* — Ayez pitié d'un pauvre père de famille !

JOSEPH. — J'en suis un autre, monsieur Navolsky. En frappant à la porte de M^me^ la Comtesse sans qu'un coup de sonnette m'y ait autorisé, je risque ma place.

NAVOLSKY. — Fort bien, j'agirai seul !

JOSEPH. — Qu'allez-vous oser ?

NAVOLSKY. — Rien qu'un discret appel dont j'accepte les conséquences. Rentrez dans votre office.

JOSEPH, *très digne.* — Soit !

Il sort. Navolsky, demeuré seul, s'éponge à nouveau le front, remet son mouchoir dans sa poche, puis ouvre le piano où il risque une série d'arpèges. Presque aussitôt Vivonne apparaît. C'est une femme d'une soixantaine d'années, habillée comme une gouvernante de grande maison, mais à la mode de mil huit cent soixante-huit.

VIVONNE. — Que signifie ce tintamarre ?

NAVOLSKY, *courant vers elle.* — Ah ! vous voilà, bonne madame !

VIVONNE. — Oui, me voilà et fort surprise de vous apercevoir avant l'heure convenue.

NAVOLSKY. — Je viens solliciter une grâce.

VIVONNE. — J'espère qu'il n'est point question de manquer à vos engagements ?

NAVOLSKY. — C'est-à-dire...

VIVONNE. — Les termes de votre contrat sont formels ; et si vous n'en respectez pas les clauses, Mme la Comtesse exigera votre dédit par voie d'huissier.

NAVOLSKY. — Deux cents louis à payer du jour au lendemain ! Grands dieux, où les trouverais-je ?

VIVONNE. — Monsieur le pianiste, oubliez-vous l'énormité de vos profits : mille louis empochés chaque année pour le simple devoir de vous tenir à la disposition de Mme la Comtesse quand elle désire entendre un air de musique.

NAVOLSKY. — Sans doute ! Mais l'obligation qui s'impose à moi aujourd'hui mérite le plus profond respect et quelque sympathie.

VIVONNE. — De quoi s'agit-il ?

NAVOLSKY. — Nous sommes le vingt et un juin...

VIVONNE. — Mil huit cent soixante-huit.

NAVOLSKY. — Non, nous sommes le vingt et un juin mil huit cent quatre-vingt huit.

VIVONNE. — Ah ! vous parlez du jour d'aujourd'hui ?

NAVOLSKY. — Bien entendu. La délivrance de ma chère épouse n'est plus qu'une question de minutes.

VIVONNE. — C'est la sixième fois que Mme Navolsky accouche. Elle doit commencer à en prendre l'habitude.

NAVOLSKY. — Détrompez-vous ! C'est une petite femme très craintive et qui ne fait rien de bon sans moi.

VIVONNE. — Alors, payez l'amende !

NAVOLSKY. — Grâce ! Bonne madame, pensez à la dot de mes chers enfants !

VIVONNE. — Mais qu'espériez-vous en venant ici ?

NAVOLSKY. — Fléchir Mme la Comtesse.

VIVONNE. — Votre contrat vous interdit de lui adresser la parole.

NAVOLSKY. — C'est vrai ! Alors intercédez pour moi. Obtenez qu'un autre me remplace.

VIVONNE. — J'y perdrai ma salive !

NAVOLSKY. — Mais dans cette maison où les pendules sont arrêtées, où l'on oublie les mois, l'année en cours, où de plus, il ne faut ni adresser la parole à Mme la Comtesse, ni jeter les yeux sur elle, pourquoi donner au remplacement d'un pianiste obligatoirement aveugle et muet, l'allure d'une catastrophe ?

VIVONNE. — Plus on bouge, mieux on accepte les accrocs infligés à nos habitudes. Au contraire, lorsqu'on demeure immobile, le moindre changement, fût-ce dans le décor, brasse l'air comme un orage.

NAVOLSKY. — Merci de me confondre avec le décor.

VIVONNE. — Ne soyez donc pas si susceptible.

NAVOLSKY. — Puisque vous parlez d'habitude, souffrez que là aussi je proteste ! Depuis douze ans, pas une fois Mme la Comtesse ne m'a réclamé à la même heure. Parfois Firmin sonne à ma porte avant la laitière, parfois lorsque je commence à manger ma soupe.

VIVONNE. — Si vos visites étaient régulière ma maîtresse mesurerait sur vous l'écoulemen du temps comme sur un calendrier. Or vou savez bien que nous avons décidé d'embrouill les jours et les années.

NAVOLSKY. — N'empêche qu'à votre place serais fatigué de me croire arrêté depuis vin ans au vingt et un juin mil huit cent soixant huit !

VIVONNE. — Ne vous occupez pas de moi, finissons-en !

NAVOLSKY. — Avec plaisir. Pour cela suffit que vous acceptiez l'admirable pianist qui brûle de me remplacer ce soir.

VIVONNE. — Pourquoi un admirable pianis aurait-il cette complaisance ?

NAVOLSKY. — Par dévotion pour Mme Comtesse.

VIVONNE. — Il la connaît donc ?

NAVOLSKY. — Il connaît sa retraite et rêv de cette grande dame dont les volets sont clo les pendules muettes et les fleurs stérilisées. voudrait apercevoir le célèbre visage de l'a cienne favorite, ce visage où colle une voilett et respirer l'air mort qu'elle respire.

VIVONNE. — Il est jeune ou vieux, vot camarade ?

NAVOLSKY. — Il est de ceux dont on dit qu'i n'ont pas d'âge.

VIVONNE. — Où l'avez-vous rencontré ?

NAVOLSKY. — A la porte du Conservatoire.

VIVONNE. — Saura-t-il empêcher que sa ma tremble et qu'une fausse note révèle not subterfuge à ma maîtresse ?

NAVOLSKY. — Je le jure, bonne madam Ayez pitié de moi !

VIVONNE. — Qu'il vienne d'abord, et que l'examine.

Sur ces mots, la portière se soulève Edgar apparaît.

EDGAR. — Me voici !

VIVONNE, *dans un cri.* — Vous m'avez fa peur !

EDGAR. — Fi ! le vilain mot !

VIVONNE. — D'où sortez-vous ?

EDGAR. — Devinez ! *(A Navolsky :)* Mai tenant, déguerpis, mon camarade ! Je pren sur moi le reste de l'aventure.

VIVONNE. — Quelle assurance !

NAVOLSKY, *à Vivonne.* — Dois-je obéir ?

EDGAR. — Puisque je te dis que je pren tout sur moi !

NAVOLSKY. — Je ne paierai pas l'amende

EDGAR. — Tu la paieras si tu tardes à disp raître, car alors c'est moi qui m'envolerai tu n'auras plus personne pour s'asseoir à place sur le tabouret de piano.

NAVOLSKY, *à Vivonne.* — J'obéis ?

VIVONNE. — Allez !

NAVOLSKY. — A demain !

EDGAR, *riant.* — A demain. *(Navolsky d paraît rapidement.)* Donc, vous vouliez m'ex miner, m'interroger, si j'ai bien entendu ? bien, me voici, je vous écoute.

VIVONNE. — D'abord, d'où sortez-vous ?

EDGAR. — Du ventre de ma mère, comme ous tous, mais aussi des griffes de la mort.

VIVONNE. — Que voulez-vous dire ?

EDGAR. — Le corps humain, dans sa fragile ontexture, est si vulnérable du dehors, et équilibre de ses organes si précaire au dedans, ue j'ai pris l'habitude de considérer chaque inute de ma vie comme un triomphe sur la aladie et la décomposition.

VIVONNE. — Peut-être...

EDGAR. — Avez-vous d'autres questions à me oser ?

VIVONNE, *déconcertée.* — Oui... Non... C'est-à-ire... Comment vous appelez-vous ?

EDGAR. — Je me nomme Edgar de la Mon-gne.

VIVONNE. — Vous êtes noble ?

EDGAR. — A tous égards. Souffrez que j'ôte a pèlerine.

Ce disant, Edgar ôte sa pèlerine et apparaît vêtu à la mode de mil huit cent soixante-huit ; habit très élégant, linge impeccable.

VIVONNE. — Mes compliments, votre tenue avirait ma maîtresse.

EDGAR. — Ne sommes-nous pas aujourd'hui vingt et un juin...

VIVONNE. — Mil huit cent quatre-vingt huit.

EDGAR. — Non, mil huit cent soixante-huit.

VIVONNE. — Je vois que Navolsky vous a ien fait la leçon.

EDGAR, *penché sur un vase de fleurs artifi-ielles.* — Que j'aime l'odeur de taffetas u'exhale cette rose stérilisée et ce cadran dont face morte qui luit au milieu de ces pampres étalliques m'entraîne sur la pente des rêves ieux que le clair de lune.

VIVONNE. — Vraiment ?

EDGAR. — Aimez-vous la nature ?

VIVONNE. — Comme tout le monde.

EDGAR. — Moi, je la déteste.

VIVONNE. — Est-ce possible ?

EDGAR. — Je hais tout ce qui bouge, et hange, et s'altère.

VIVONNE. — Vous êtes sensible ?

EDGAR. — Je suis extrêmement bon.

A ce moment, deux coups d'une grêle sonnerie se font entendre.

VIVONNE. — Voilà que ma maîtresse me éclame.

EDGAR. — S'il s'agit pour vous de l'aider à habiller, il me reste le temps d'une prome-ade.

VIVONNE. — Ce sont les femmes de chambre ui habillent M^me^ la Comtesse. Moi, je ne donne u'un dernier regard à l'ensemble de sa toilette.

EDGAR. — Compris !

VIVONNE, *sur le seuil.* — Vous devriez peut-re essayer le piano afin d'éviter une hésitation ui mettrait ma maîtresse en éveil.

Resté seul, Edgar pose ses deux mains sur les touches. Presque aussitôt Joseph apparaît.

JOSEPH, *considérant Edgar avec méfiance.* — Rappelez-vous qu'il est défendu de jeter les yeux sur M^me^ la Comtesse et de lui adresser la parole sous aucun prétexte.

EDGAR. — Règlement sévère !

JOSEPH. — Ne jugez pas ! Obéissez.

EDGAR. — Vous parlez comme un gendarme.

JOSEPH, *remettant une feuille de papier à Edgar.* — Voici la liste des morceaux autorisés.

EDGAR. — Je sais que les valses sont interdites. Dommage, je les joue si bien !

Il commence à fredonner la Vague *d'Olivier Métra.*

VIVONNE, *ouvrant la porte.* — Madame la Comtesse.

La Comtesse entre, splendidement vêtue à la mode de mil huit cent soixante-huit. Une mince voilette colle à son visage, ne laissant apercevoir que les yeux et la bouche. Ses cheveux sont blancs. Elle se tient fort droite, une canne à la main et porte de hautes mitaines. Après avoir avancé de deux pas elle s'arrête et hume l'air.

LA COMTESSE, *à Vivonne, sans élever la voix.* — Tu chasseras Firmin, Louis et les deux femmes de chambre ; ce sont des négligents ; ils ont, bien sûr, laissé bâiller une fenêtre.

A ce moment, les pincettes tombent avec fracas sur le marbre du foyer.

VIVONNE, *effrayée.* — Oh !

LA COMTESSE. — Eh bien, quoi donc ?

VIVONNE. — J'ai eu peur.

LA COMTESSE. — Fi ! le vilain mot.

VIVONNE. — Pardon, j'aurais dû m'en souvenir.

LA COMTESSE. — Pourquoi ? Te l'avais-je dit depuis mon réveil ?

Edgar tousse discrètement.

VIVONNE, *avec vivacité.* — Il me semble.

LA COMTESSE. — Qui a toussé ?

VIVONNE. — Le pianiste qui se tient aux ordres de M^me^ la Comtesse.

LA COMTESSE, *faisant encore deux pas, s'arrêtant, puis murmurant comme à elle-même.* — Mais qu'est-ce qui se passe ?

VIVONNE. — Madame me parle ?

LA COMTESSE, *après une hésitation.* — Non. *(Elle fait de nouveau deux pas, puis s'arrête encore, et toujours à mi-voix :)* Il y a ici ce soir quelque chose qui me surprend et me dérange.

VIVONNE, *rapidement.* — Tout est fermé comme à l'ordinaire, je le jure !

LA COMTESSE. — L'air frissonne, reflue vers moi, puis se retire en creusant un vide.

Vivonne dispose sur un guéridon près du fauteuil, quelques menus objets.

VIVONNE. — Voici le flacon de sels, l'éventail, la bonbonnière et le mouchoir de dentelle.

LA COMTESSE, *à Vivonne.* — Merci. *(A Joseph :)* Sortez ! *(A Vivonne :)* J'ai chaud, donne l'éventail.

VIVONNE, *remettant l'éventail.* — Madame ne désire plus rien ?

LA COMTESSE. — Si, un peu de musique. *(Vivonne salue et va pour se retirer. La Comtesse la rappelant :)* Non, reste.

VIVONNE. — Bien, madame.

LA COMTESSE, — Ce soir, j'ai besoin d'entendre quelqu'un respirer à mes côtés.

VIVONNE. — Bien, madame.

LA COMTESSE. — Assieds-toi sur cette chaise basse. *(Vivonne obéit.)* Et tais-toi. *(Elle agite une sonnette. Edgard comprend le signal et commence à jouer la* Sérénade *de Schubert. La Comtesse, à Vivonne :)* Comme il joue bien ce soir ! Sous ses doigts la mélodie prend soudain la force d'un appel, d'un aveu, d'une parole dite.

VIVONNE. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Non ! Aucun homme n'a jamais parlé à une femme avec cette gravité, cette passion, cette innocence. Du moins je n'en connais pas. Et toi, Vivonne ?

VIVONNE. — Moi non plus, madame.

LA COMTESSE, *avec brusquerie.* — Je mens. Durant un printemps, mon seul printemps, j'ai entendu des accents pareils. Je quittais la maison de mon père de très bonne heure. Pourtant, il faisait chaud déjà. Les abeilles bourdonnaient dans le potager au milieu du parfum de ces petits œillets blancs qu'on appelle mignardises.

VIVONNE. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Je courais, crainte d'être en retard et que mon ami s'attriste au bord de la rivière. Je courais vite et la route était longue, mais ma fatigue me plaisait parce qu'à travers elle je sentais mon amour rire et remuer comme un enfant que j'aurais porté dans mes bras.

VIVONNE. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — J'entendais au loin vibrer l'appel qui frappe en ce moment mes oreilles, car c'était cette même musique qu'avait choisie mon bien-aimé pour m'annoncer son approche. Alors ce chant signifiait : c'est toi que j'aime et je n'aimerai que toi.

VIVONNE. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Il m'attendait, un peu pâle mais si beau, et rien que de voir ses yeux, sa bouche, un bonheur incroyable emplissait ma poitrine.

VIVONNE. — Et pas une image de lui dans toute la maison !

LA COMTESSE. — Es-tu folle ? Une image de lui pour que tout le reste devienne hideux, inacceptable ? D'ailleurs, il ne mérite pas que je pleure devant ses portraits, car c'est avec une autre qu'il a choisi de passer sa vie.

VIVONNE. — Mme la Comtesse, tout comm moi, aimait un trompeur, un infidèle.

LA COMTESSE, *avec mélancolie.* — Il n'éta pas cela non plus.

VIVONNE. — Je vois, plus étourdi q mauvais.

LA COMTESSE, *irritée.* — Tais-toi, tu ne pe pas comprendre ! *(Vivonne se tait.)* A qu penses-tu ?

VIVONNE. — A vous, madame.

LA COMTESSE. — Eh bien, ma chère, sac que plus les filles sont belles, plus elles so dures aux autres et à elles-mêmes.

VIVONNE. — Madame croit ?

LA COMTESSE. — Mais, comme Navolsky jo bien ce soir. Sa musique me dépayse cent fo mieux que les grossières machinations sommeil. D'ailleurs, le sommeil est méchant jamais ses images ne consentent à me réunir mon cher bien-aimé. Toujours le feu, ou l'ea ou la cloison d'une chambre m'empêche l'atteindre. Je me demande parfois si cela ve dire qu'il est mort. *(La musique cesse tout d'u coup. La Comtesse brutalement :)* ...Jou jouez. Je ne veux savoir ni son âge, ni le mie Jouez ! *(A Vivonne :)* Qu'ai-je dit ? Aurais- trop parlé ? Réponds ! *(Vivonne se ta endormie.)* Elle dort. La sotte ! *(Edgar reco mence à jouer la* Sérénade. *La Comtesse apr avoir écouté la mélodie avec une émoti visible :)* Monsieur Navolsky, quel singuli hasard vous a conduit à jouer une musique proche de mon cœur ?

EDGAR. — Comment répondre ? Le règleme m'oblige à ne prononcer aucune syllabe so peine de renvoi.

LA COMTESSE. — Je découvre que ce soir parole humaine m'offusque moins que d'hab tude.

EDGAR. — Quel honneur pour moi.

LA COMTESSE. — Cette vieille Vivonne e tombée dans le sommeil comme on tombe da un trou.

EDGAR. — La fatigue sans doute.

LA COMTESSE. — Tout compte fait, je m' réjouis. Les témoins bornés de nos résolutio peuvent nous gêner parfois, comme un ga sans souplesse gênerait une main longtem immobile qui tenterait de s'ouvrir ou de refermer.

EDGAR. — Très exact.

LA COMTESSE. — Recommencez à jouer, s vous plaît. *(Edgar va recommencer à jou lorsque la pendule sonne neuf heures.)* E sonne ! Qui l'a remontée ? Est-ce vou monsieur ?

EDGAR. — Je n'aurais point commis cet inconvenance.

LA COMTESSE. — J'avais réussi à aveugler temps, à brouiller ses pistes. Espère-t-il nouveau me traîner par les cheveux ? *(Edg risque, pianissimo, les premiers accords q préludent à la* Vague *d'Olivier Métra.)* Parf je me demande pendant combien d'années no avons joué à cache-cache, lui et moi !

EDGAR. — Nous sommes le vingt et un juin...

LA COMTESSE, *dressée.* — Mil huit cent ixante-huit. *(Edgar attaque hardiment la ague d'Olivier Métra.)* Taisez-vous ! *(Edgar ontinue à jouer avec une force grandissante.)* e vous ordonne de vous taire !

Edgar se lève, quitte le piano, se dirige vers la Comtesse et s'incline profondément devant elle.

EDGAR. — J'obéis.

LA COMTESSE. — Mais, vous n'êtes pas avolsky ! Qui êtes-vous ?

EDGAR. — On m'appelle Edgar de la Mongne.

LA COMTESSE. — Comment avez-vous réussi à ntrer ?

EDGAR. — L'histoire est ennuyeuse, car le ade Navolsky y joue un rôle.

LA COMTESSE. — Je devine. Mais, pourquoi ette supercherie ?

EDGAR. — L'admiration m'y poussait, outre nécessité d'accomplir auprès de Madame une ission urgente.

LA COMTESSE. — Vous mentez ! Personne ne harge plus personne d'un message pour moi.

EDGAR. — Madame reconnaîtra bientôt son rreur.

LA COMTESSE. — Voilà qui est singulier. andis que les femmes de chambre nattaient es cheveux, j'ai fait un petit somme. Un rêve 'y glissait, disparaissant, reparaissant, pareil un ami capricieux qui fait des manières. Ce êve, je m'en souviens tout à coup, il avait vos raits et votre langage.

EDGAR. — Madame réapprenait peut-être, à on bras, les plaisirs de la valse ?

LA COMTESSE. — En effet.

EDGAR. — Consentirait-elle à danser mainenant avec son serviteur ?

LA COMTESSE. — Etes-vous fou !

EDGAR. — Nullement.

LA COMTESSE. — Il y a longtemps que je ne anse plus, monsieur de la Montagne.

EDGAR. — Pourtant, tout à l'heure, Madame ansait en rêve.

LA COMTESSE. — C'est vrai, je dansais.

EDGAR. — Alors, pourquoi bouder au désir e nos songes ? Madame aurait-elle peur de ombre du plaisir ?

LA COMTESSE. — Sachez que je n'ai peur de ien ni de personne. Ce sont les autres qui ont oujours eu peur de moi.

EDGAR. — Dansons.

LA COMTESSE. — Sans orchestre ?

EDGAR. — Si Madame permettait que j'ouvre a fenêtre, nous profiterions du bal qu'on onne ce soir à la Chancellerie.

LA COMTESSE. — Vraiment !

EDGAR. — Dois-je ouvrir ?

LA COMTESSE. — A quoi bon.

Sans écarter les doubles-rideaux, Edgar ouvre la fenêtre, et la musique de la Vague, jouée par un grand orchestre, entre doucement dans le salon.

EDGAR, *s'inclinant devant la Comtesse.* — Obéissons à la musique. Dansons.

LA COMTESSE. — Vous vous moquez.

EDGAR. — Nullement.

LA COMTESSE. — Par plaisanterie, alors ?

EDGAR. — J'accepte le mot s'il doit vaincre les hésitations de Madame.

LA COMTESSE. — Soit !

Edgar, après un nouveau salut, enlace la Comtesse. Aussitôt la pendule sonne précipitamment, avec une force grandissante, neuf heures et demie, dix heures, dix heures et demie, onze heures, onze heures et demie, et, comme sur un gong, le premier coup de minuit. A ce moment, la Comtesse s'arrête et porte la main à son cœur.

EDGAR. — Madame est lasse, qu'elle daigne se reposer.

LA COMTESSE. — Le cœur me manque, appelez un médecin.

EDGAR, *saluant.* — Un médecin ? Me voici !

LA COMTESSE. — Vous manquez au respect qu'on me doit, monsieur. Prenez garde !

EDGAR. — A mon tour de dire que je n'ai peur de rien, ni de personne. Ce sont les autres qui ont toujours eu peur de moi.

LA COMTESSE, *à Vivonne.* — Vivonne, appelle mon médecin. *(Vivonne ne bouge pas.)* Réveille-toi, vieille souche !

EDGAR. — Elle n'entend pas, madame.

LA COMTESSE. — Je l'obligerai bien à répondre !

EDGAR. — Madame perd son temps. Grâce à une bonne pilule jetée dans son bouillon. Vivonne dormira jusqu'à l'aube.

LA COMTESSE. — Seriez-vous entré ici pour voler mes bijoux ?

EDGAR. — Oh ! la désobligeante supposition !

LA COMTESSE. — Mon vertige augmente.

EDGAR. — Que Madame ferme les yeux.

LA COMTESSE, *dans un cri.* — Non !

Elle halète légèrement, une main posée sur son cœur.

EDGAR. — Madame peut-elle définir la nature de son malaise ?

LA COMTESSE. — Il est obscur, mais terrible. Imaginez une activité à laquelle, ni mon esprit, ni mon corps ne donnent leur consentement, et qui s'exerce à mes dépens dans ma propre poitrine. On dirait un essaim occupé à la ponte d'un miel horrible, au milieu d'un bourdonnement qui assourdit l'oreille, brouille la vue, sèche la langue.

EDGAR. — Hélas, la musique accompagnant le drame varie suivant chaque victime et lui emprunte même une sorte de triste ressemblance.

LA COMTESSE. — Que voulez-vous dire ?

EDGAR. — Que l'été africain entoure sa chute de pluie et d'éclairs, tandis que la courte saison boréale s'envole comme un duvet d'oiseau.

LA COMTESSE. — Sans doute.

EDGAR. — Le bébé gazouille, l'adolescent s'exalte, l'homme mûr se raidit, le vieillard... ah ! le vieillard hésite à comprendre. Pauvres, pauvres humains !

LA COMTESSE. — Mais de quoi parlez-vous sur ce mode emphatique.

EDGAR. — De la mort.

LA COMTESSE. — De la mort ?

EDGAR. — Oui !

LA COMTESSE, *stupéfaite.* — La mort !

EDGAR. — Madame paraît toute surprise ?

LA COMTESSE. — Surprise, moi qui ne cesse de guetter le craquement de sa chaussure dans le corridor ?

EDGAR. — Je me disais aussi...

LA COMTESSE. — Je ne suis pas surprise, mais déconcertée...

EDGAR. — Déconcertée ?

LA COMTESSE. — Je pensais que son approche signifierait un grand silence, un vide, une longue chute et non pas ce remous et ce charivari.

EDGAR. — Que Madame prenne patience : le vide, le noble silence et la chute ne manquent jamais de se produire. Et si fortement que certains tendent les bras comme s'ils cherchaient une branche où pouvoir se raccrocher.

LA COMTESSE. — Se raccrocher n'est pas mon genre.

EDGAR. — J'en suis convaincu.

LA COMTESSE, *rêveusement.* — La mort ! Et vous, qui êtes-vous ?

EDGAR. — Son courrier favori.

A ce moment, le deuxième coup de minuit sonne à la pendule.

LA COMTESSE. — Quelle heure sonne là ?

EDGAR. — Le deuxième coup de minuit.

LA COMTESSE. — Vous plaisantez ! Le premier coup résonnait lorsque mon malaise a commencé.

EDGAR. — Le temps est matière élastique.

LA COMTESSE. — La minute de la mort serait donc si longue ?

EDGAR. — Certains la disent éternelle. *(La Comtesse porte à nouveau la main à son cœur.)* Comment se sent Madame ?

LA COMTESSE. — Mieux, mon cher. Le travail anarchique dans ma poitrine perd de sa virulence et je me sens curieusement vive et légère.

EDGAR. — Ah !

LA COMTESSE. — Votre visage se crispe, j'ai compris. Ce faux répit n'est qu'une aggravation.

EDGAR. — Je le crains.

LA COMTESSE. — Combien de temps me reste-t-il à vivre ?

EDGAR. — Disons les douze coups de minuit. Mais peut-être Madame trouvera-t-elle ce délai plus long et plus court qu'elle ne l'imagine.

LA COMTESSE. — Nous verrons bien. A quoi ressemble-t-elle ?

EDGAR. — Elle ?

LA COMTESSE. — Oui, la Mort !

EDGAR. — A la dernière pensée de celu qu'elle escamote.

LA COMTESSE. — Prétendez-vous que nou sculptons chacun le visage de notre éternité

EDGAR. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Voilà qui satisfait mo besoin de justice.

EDGAR. — J'admire le stoïcisme de Madame Elle a le cœur fort.

LA COMTESSE. — Fort ou dur ? Il est parfoi difficile de distinguer entre ce vice et cett vertu. D'ailleurs, entre ce que je suis et l non-être, voyez-vous une grande différence Que reste-t-il encore de réellement vivant e moi ?

EDGAR. — La mémoire.

LA COMTESSE. — Abolissez donc promptemen ce piteux vestige humain.

EDGAR. — Grâce au ciel, ma fonction n'es que d'avertir, et non d'exterminer.

LA COMTESSE. — On dirait que l'air de l chambre s'épaissit.

EDGAR. — Peut-être que le troisième coup d minuit approche.

LA COMTESSE. — Déjà ! Ma gorge se serre.

EDGAR. — Que Madame m'ordonne d'écarte les rideaux et daigne s'asseoir à la fenêtr ouverte.

LA COMTESSE. — Revoir le monde...

EDGAR. — Pour un temps si bref !

LA COMTESSE. — Soit !

Edgar offre son bras à la Comtesse l'installe contre la fenêtre qui, aussitô s'ouvre d'elle-même à deux battants. L Comtesse respire une longue bouffé d'air, puis rêve un instant, les yeux fixé au dehors.

EDGAR. — Comment Madame supporte-t-el le brusque retour de l'univers qu'elle ava répudié ?

LA COMTESSE. — Assez convenablemen quoique tout me semble rapetissé, et misérabl

EDGAR. — Le ciel lui-même aurait-il perd de sa fameuse immensité ?

LA COMTESSE. — Merci de me rappeler qu ce moment de ma vie, ou plutôt de ma mor il convient de lever la tête.

EDGAR. — Que Madame se garde de prêter mes paroles la valeur d'un conseil ou d'u blâme.

LA COMTESSE, *regardant longuement le cie* — Aussi vaste et calme et superbe qu'au jours et nuits d'autrefois, et remplissa jusqu'au bord les mots d'infini et d'éterni qui, sans lui, manqueraient de rester vides.

EDGAR. — Le troisième coup de minu sonne !

LA COMTESSE. — Seulement le troisième Ah ! pourquoi pas le dernier ? Le visage de Déesse se serait penché sur moi éclairé par sourire de profonde amitié que m'ont toujou refusé les hommes.

EDGAR. — Une même existence s'illumine arement des feux conjoints de l'amour et de 'amitié, pas plus qu'un même ciel ne voit nsemble le soleil et la lune, et nous savons ombien l'amour naissait irrésistiblement sous es pas de Madame !

LA COMTESSE. — S'il te plaît, ne confonds as l'amour et la convoitise.

EDGAR. — C'est à la plupart des cœurs nasculins qu'il faudrait donner ce bon avis.

LA COMTESSE, *riant.* — Oh ! charmant Edgar ! ermets que je m'esclaffe !

EDGAR. — Pourquoi ?

LA COMTESSE. — Tu sais bien que les hommes 'ont point de cœur.

EDGAR. — Je proteste !

LA COMTESSE. — Appelles-tu mouvements du œur, leur sensualité aveugle, leur ambition démesurée, leur vanité malade ?

EDGAR. — Ces vues sans indulgence ont dû ingulièrement assombrir la jeunesse de Madame.

LA COMTESSE. — J'ai su ne demander aux ommes que ce qu'ils pouvaient me donner : ouvoir, titres, richesses. Et j'avais admis l'emblée que la clairvoyance est une vertu qui ie tient pas chaud la nuit.

EDGAR. — Mais alors, privée d'amour, l'illusions, quel fut le sourire de l'existence omptueuse de Madame ?

LA COMTESSE. — La lumière, Edgar ! Ah ! ue j'ai aimé la lumière !

EDGAR. — Cependant, un certain soir Madame 'est condamnée à la nuit.

LA COMTESSE. — Une créature profondément umiliée, s'il lui reste quelque orgueil, ne 'recherche plus que l'ombre.

EDGAR. — Le stoïcisme de Madame m'émerveille. Je recueille avec émotion les fruits de on expérience. Mais puisque Madame veut bien n'honorer de sa confiance, j'oserai lui demander si elle ne me chargerait pas volontiers de l'accomplissement d'une volonté dernière : legs moral ou matériel, dernière faveur ou dernière vengeance.

LA COMTESSE. — Je n'éprouve ni le triste besoin de punir, ni le besoin puéril de récompenser. Cependant...

Elle s'arrête et hésite.

EDGAR. — Cependant ?

LA COMTESSE. — Connais-tu ce petit œillet blanc qu'on appelle mignardise ?

EDGAR, *comme un prestigiditateur, il tire un bouquet de fleurs de la poche de son habit et le présente à la Comtesse.* — Voyez plutôt, madame !

LA COMTESSE, *saisissant le bouquet et le respirant avidement.* — Ah ! la merveilleuse odeur ! Cher Edgar, dès qu'on aura fini de rouler un chapelet autour de mes mains jointes, cours jusqu'à Sainte-Edwige. C'est un village qui marque à peu près le centre du pays. Là se trouve une rivière si petite qu'on la nomme Petite Bèvres pour la distinguer d'une autre rivière appelée Bèvres tout court. Traverse le pont de planches et jette au fil de l'eau ce bouquet de mignardises en murmurant le nom que je vais te dire à l'oreille. *(Elle se penche vers Edgar, lui glisse un nom à l'oreille. Aussitôt, aux quatre coins de la chambre, l'écho chuchote :* Sylvio, Sylvio, Sylvio, *et dans le cadre placé derrière la Comtesse, où l'on ne voyait qu'un paysage, se dessine nettement le portrait d'un ravissant jeune homme.)* C'était le vingt et un juin mil huit cent quarante-huit.

EDGAR. — Alors, les cœurs masculins étaient capables d'amour.

LA COMTESSE. — Cher bien-aimé d'un printemps...

EDGAR. — D'un printemps seulement ?

LA COMTESSE, *violemment dressée.* — Qu'est-ce que tu veux dire avec ce « seulement » ? Est-il un défi, un reproche, ou une accusation ?

EDGAR. — Rien qu'une interrogation respectueuse.

LA COMTESSE, *avec la même violence.* — Eh bien oui ! Seulement d'un printemps, puisqu'il a disparu et que je suis partie pour la capitale.

Sur cette réplique, l'image de Sylvio s'efface brusquement et est remplacée par le paysage qui se trouvait là tout d'abord.

EDGAR. — Pardon ! Madame est partie pour la capitale ; alors il a disparu.

LA COMTESSE, *toujours violemment.* — Tu m'accuses à nouveau ?

EDGAR. — Madame est partie pour la capitale, réclamée par le prince dont le rang et la fortune lui promettaient bien du plaisir !

LA COMTESSE. — Du plaisir ! Quel mot absurde ! Me prends-tu pour une de ces femelles vulgaires qu'on séduit en leur offrant un hôtel, trois rangs de perles, un manteau de zibeline et des nuits au champagne ponctuées d'obscénités et de fous rires ?

EDGAR. — Je ne commets pas cette sottise.

LA COMTESSE. — Apprends que seul le besoin de dominer me possédait. La puissance, voilà le feu au centre de quoi je voulais vivre lorsqu'il ne me resta rien d'autre.

EDGAR. — Et nous savons que la beauté de Madame lui assurait le dangereux pouvoir de changer ses rêves en réalité.

LA COMTESSE. — Mon cher, lorsque j'entrais au bal, gorge nue, bras nus ; couronnée de pampres, d'épis ou d'anémones, comme distraction il ne restait aux autres femmes qu'à se mordre les lèvres derrière leur éventail !

EDGAR. — Je le crois. D'ailleurs en huit jours, Madame devint plus reine que la femme ennuyeuse et pâle qui portait ce titre.

LA COMTESSE. — Oui... Je commandais à tous, puisque je commandais au maître.

EDGAR. — Mais alors cet homme avait un cœur ?

LA COMTESSE, *riant.* — Tu veux rire ! Le prince, un cœur ? A peine un faible appétit !

EDGAR. — Madame me navre. Et le marquis d'Hozenne ?

LA COMTESSE, *violemment.* — Ne me parle pas de celui-là ! *(A ce moment, la pendule sonne un coup strident. La Comtesse, au milieu d'un cri :)* Edgar ! Arrête la marche du temps ! Je veux vivre encore une seconde. Il faut que la mort m'accorde encore une seconde !

EDGAR, *vivement.* — Que Madame se rassure. La pendule n'a sonné que le quatrième coup de minuit.

LA COMTESSE, *au milieu d'un profond soupir et joignant les mains.* — Merci, Edgar, tu me sauves. *(Un court silence.)* C'est vrai que je n'ai jamais eu peur de rien ni de personne. Mais cette fois j'ai frémi à l'idée que mon éternité ressemblerait à l'affreuse figure d'Hozenne, ressuscitée par ta question.

EDGAR. — Que Madame daigne me pardonner.

LA COMTESSE, *à elle-même.* — C'était le vingt et un juin...

EDGAR. — Mil huit cent quarante-huit.

LA COMTESSE. — Non, mil huit cent soixante-huit...

EDGAR. — Pardon, mais je croyais que la première faute dont le Marquis s'était rendu coupable envers Madame, datait du jour de leur rencontre.

LA COMTESSE. — Tu as raison, d'ailleurs dès que j'aperçus son œil rusé, sa bouche dure, son échine élastique, un malaise me conseilla d'éviter son approche.

EDGAR. — C'était, m'a-t-on dit, au bal champêtre offert par les notables à feu notre souverain qui, au retour d'une cure d'eaux traversait la province de Madame.

LA COMTESSE. — Oui.

EDGAR. — Le Prince voulut danser avec Madame.

LA COMTESSE. — Oui.

EDGAR. — Il la pria de le suivre cette nuit même.

LA COMTESSE. — Oui.

EDGAR. — Madame refusa.

LA COMTESSE. — J'en adorais un autre retenu loin de moi durant cette mauvaise soirée.

EDGAR. — Le Marquis sut mettre à profit cette absence, et pour le compte du Prince enleva Madame malgré ses protestations et ses cris.

LA COMTESSE. — Trois jours plus tard, je réussis à m'échapper du palais, et quand je revins à Sainte-Edwige, toujours innocente et digne des baisers de mon seul ami, il avait disparu, m'affirmait-on, pour épouser une fille qui l'attendait de l'autre côté de la mer.

EDGAR. — Hélas, combien d'autres beaux jeunes hommes se sont rendus coupables de fautes pareilles.

LA COMTESSE. — D'autres en avaient peut-être le droit, mais pas lui, pas lui dont le front signifiait pureté, le regard, amour sans bornes, la parole, vérité sans repentir.

EDGAR. — Madame eut donc à découvrir bien jeune le goût des mauvaises surprises.

LA COMTESSE. — Imagines-tu le supplice de chercher la trace de qui on aime, le jour, d maison en maison, la nuit, de rêve en rêve D'ignorer le point de ce vaste monde où i respire, où l'on pourrait le rejoindre, touche sa main, le reconquérir.

EDGAR. — J'imagine... en tâtonnant... mai devine quel besoin de revanche dut bientô saisir Madame.

LA COMTESSE. — Non de revanche, Edgar mais de fuite, de fuite misérable. Perdue d chagrin, privée de mon sang rouge — dans u monde changé de face par la faute d'Hozenne — j'allais, durant vingt ans, connaître seul l'orgueil de régner.

EDGAR. — Ceci compensa cela.

LA COMTESSE. — Tu blasphèmes. Par l faute d'Hozenne, j'ai vécu, sèche, et le cœu crevé.

EDGAR. — Mais...

LA COMTESSE. — Non ! Silence ! Silence Je veux attendre la mort en respirant le parfu qui embauma les seuls moments heureux d mon aride existence.

EDGAR. — Madame ordonne et j'obéis.

La Comtesse respire profondément l bouquet de mignardises, tandis qu'Edga garde le silence. Durant ce temps, l musique de danse qu'on a déjà entendue entre pianissimo par la fenêtre, repren plus forte, nettement perceptible, tandi qu'au loin un halo indique l'endroit o se trouvent les salons de la Chancellerie

LA COMTESSE. — Quelle est cette musique

EDGAR. — Il y a bal ce soir à la Chancellerie

LA COMTESSE. — Ah !

EDGAR. — Je croyais l'avoir déjà dit Madame.

LA COMTESSE. — Peu importe ! Ferme l fenêtre. Ce bruit frivole dérange mes rêves.

EDGAR. — Le bruit est frivole, mais l'évé nement qui le motive est sérieux. Le princ élève le marquis d'Hozenne à la dignité d grand chancelier du royaume.

LA COMTESSE, *déposant brusquement l bouquet et se dressant d'un bond.* — Qu'est-c que tu racontes ?

EDGAR. — La vérité, madame.

LA COMTESSE. — Tu prétends que ce mauvai homme vit encore ?

EDGAR. — Ce mauvais homme vit, respire intrigue, commande, calomnie, corrompt divise, rapproche, enfin règne. Pour l'heure, l jeune marquise d'Hozenne à sa droite, il reçoi les congratulations des ministres, financier académiciens, ducs et pairs du royaum pressés autour de l'heureux couple comme u troupeau de moutons.

LA COMTESSE. — Tu deviens fou, il n'exist de marquise d'Hozenne, ni jeune, ni vieill ni laide, ni belle.

EDGAR. — La réclusion de Madame lui cach ce que personne n'ignore.

LA COMTESSE. — Hozenne est marié ?

ouche chaque soir avec une femme fraîche et harmante ?

EDGAR, *durement.* — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Tu mens ! Et j'exige qu'à instant même tu le reconnaisses.

EDGAR. — Hélas ! Madame, comment le ourrais-je ?

LA COMTESSE, *avec violence.* — Avoue que tu s manigancé cette histoire pour me déconerter et que mon secret m'échappe ?

EDGAR. — Madame me calomnie.

LA COMTESSE. — Avoue ton mensonge ! voue que le vieux corps du Marquis ne reçoit autres caresses que celles de ses habits rodés, de ses cordons et de ses plaques !

EDGAR. — Il a pris femme à Pâques, je le ire !

LA COMTESSE, *jetant un flambeau à la tête 'Edgar.* — Tu mens !

EDGAR. — La violence de Madame est puérile.

LA COMTESSE. — Tu m'insultes, par-dessus le narché !

EDGAR. — Je ne cherche qu'à gagner du emps.

LA COMTESSE. — Je me moque du temps. Je ai prouvé.

EDGAR. — Pourquoi obligerais-je Madame à ivrer un secret que je connais aussi bien u'elle ?

LA COMTESSE. — Tu mens encore !

EDGAR. — Le vingt et un juin mil huit cent oixante-huit, au Palais, au milieu d'un bal...

LA COMTESSE. — Tais-toi !

EDGAR. — ...Madame vit monter au ciel de la aveur royale un nouvel astre dont elle avait éussi à détourner les regards du Prince.

LA COMTESSE. — Tes circonlocutions sont ouffonnes ! Un astre, l'intrigante sordide qui, près avoir chauffé le lit de tous les courtisans, êvait de se faufiler dans celui du Prince ?

EDGAR. — Hozenne favorisait leurs rencontres. t aux reproches de Madame que répondit-il ?

Il se tait, hésite.

LA COMTESSE. — Pourquoi t'arrêter, continue ! Je te prouverai que je suis brave. 'accepte d'entendre pour la deuxième fois les ots qui m'ont précipitée dans la nuit.

EDGAR. — Avec une détestable commisération, e Marquis murmura à l'oreille de Madame u'elle devait disparaître puisque l'âge commençait d'altérer sa beauté.

LA COMTESSE, *hors d'elle.* — C'était faux ! l mentait, cher Edgar. J'étais belle encore. 'abord, dussé-je vivre cent ans que la ligne arfaite de mon nez ne bougerait pas. Un beau ez est beau toute la vie ! Tu sais cela, Edgar. uant à mes yeux, à mon sourire, leur éclat 'avait pas diminué, je l'affirme. Ils brillaient omme naguère. Et ma célèbre chevelure ouchait toujours mes talons.

EDGAR. — J'en suis certain, madame.

LA COMTESSE. — Seule une mince et sèche etite ligne s'accrochait au coin de ma bouche. Iais hormis cette imperceptible injure, aucun changement ne déshonorait mon corps ou mon visage.

EDGAR. — Pourtant, sur l'ordre de Madame, les volets de cet hôtel se sont fermés, les rideaux ont vu retomber leurs embrasses et une mousseline épaisse a voilé les miroirs.

LA COMTESSE. — Oui, le vingt et un juin mil huit cent soixante-huit j'ai arrêté le temps et fini d'appeler les jours mercredi ou dimanche.

EDGAR. — Mais la comédie continuait de se jouer au dehors.

LA COMTESSE. — Je l'oubliais, Edgar. Je parvenais à oublier. Tu n'imagines pas dans quelle paix sourde nous ensevelissent peu à peu la solitude et l'ombre.

EDGAR. — Raison de plus pour que Madame, penchée à la fenêtre, s'amuse une fois encore au spectacle des grimaces dont elle a mesuré la vanité.

LA COMTESSE. — Comment veux-tu que, de si loin, mes yeux fatigués distinguent dans cette fête autre chose qu'un amas de formes confuses ?

EDGAR. — Qu'à cela ne tienne ! Si nous avons le pouvoir d'élargir le temps, nous possédons aussi celui de rétrécir l'espace.

A ces mots, le cadre des deux fenêtres s'élargit, jusqu'à ne former qu'une vaste baie où vient s'encadrer le décor de l'hôtel d'Hozenne représentant le grand escalier et le palier du premier étage. Au premier plan : un groupe de courtisans. Au deuxième plan : le marquis d'Hozenne au milieu de quelques femmes brillamment parées. Tout le monde est en costume mil huit cent soixante-huit.

LA COMTESSE, *dans un cri.* — Edgar, arrête cette foule, elle avance sur nous comme pour nous prendre par la main !

EDGAR. — Grâce au ciel une vitre épaisse nous isole de son agitation.

LA COMTESSE. — Mais que signifient ces crinolines ? La mode n'aurait donc pas changé ?

EDGAR. — Une fantaisie de la Marquise. Le bal est un bal costumé.

LA COMTESSE. — Hozenne, où est-il ?

EDGAR. — Il a disparu.

Edgar et la Comtesse se tiennent dans l'ombre, les yeux fixés sur les personnages qui évoluent derrière les vitres comme des poissons dans un aquarium. On entend la musique du bal et, par instants, le souffle haletant de la Comtesse.

LA COMTESSE. — Dis-moi, cher, combien d'années sont tombées au gouffre tandis que je végétais entre mes quatre murs ?

EDGAR. — Vingt ans, madame.

LA COMTESSE. — Ont-elles durement passé sur mon ennemi ?

EDGAR. — Que Madame en juge !

Le marquis d'Hozenne apparaît suivi de Miracourt, son chambellan.

LA COMTESSE. — Quelle horreur ! Le voilà marchant, saluant, rejetant la tête en arrière ainsi qu'autrefois. Non ! ce soir, le mouvement est dur et court comme celui d'un automate dont la rouille mange les ressorts ! *(A ce moment, Hozenne apparaît de face, au tout premier plan.)* Ah ! qu'il est vieux ! Qu'il est vieux ! Regarde ses tempes grises, ses joues ravalées qu'une ombre salit ! Mais, ma parole, il est fardé et porte perruque ! Ah ! ah ! le voilà dans toute la gloire de sa soixante-dixième année, lui qui osait me parler de vieillesse ! Mais vers qui lance-t-il ces regards furtifs ?

EDGAR. — Vers sa jeune femme.

LA COMTESSE. — Désigne-la moi, je t'en prie.

EDGAR. — A droite, cette mince blonde habillée de satin rose.

LA COMTESSE. — Fort jolie ! Tu ne mentais point. A la suite de quel faux pas cette ravissante pucelle est-elle tombée dans les bras décharnés du Marquis ?

EDGAR. — Mlle Nathalie de Gourdos avait pour son malheur un père, une mère, deux frères, aussi exigeants que besogneux.

LA COMTESSE. — J'entends, l'histoire habituelle !... Pauvre enfant ! Malgré sa résolution de montrer à ses hôtes un visage souriant, je ne sais quoi d'apeuré ternit son front et son regard.

EDGAR. — C'est que l'huissier vient d'annoncer le chevalier Messine.

LA COMTESSE. — Et alors ?

EDGAR. — Pour commencer je prie Madame d'admirer la prestance de ce jeune capitaine.

LA COMTESSE. — Il est superbe, j'en conviens. Mais pourquoi sa beauté effraie-t-elle la Marquise ? Et pourquoi notre jeune homme monte-t-il l'escalier avec cette lenteur, cette lourdeur ?

EDGAR. — L'émotion lui coupe le souffle.

LA COMTESSE. — Il ne me semble pourtant point timide.

EDGAR. — Je voulais dire l'émotion du retour.

LA COMTESSE. — Il était donc absent de la capitale depuis des semaines ?

EDGAR. — Depuis six mois son service le retenait aux antipodes.

LA COMTESSE. — La Marquise recule involontairement cependant qu'il approche.

EDGAR. — Le retour du Chevalier l'a surprise. Peut-être aussi craint-elle que son ancien galant ne la salue d'un mot amer.

LA COMTESSE. — Elle lui était promise ?

EDGAR. — Tout juste !

LA COMTESSE. — Ils s'aimaient ?

EDGAR. — A la folie.

LA COMTESSE. — Et durant que son bien-aimé ne pouvait ni la défendre, ni entendre ses cris, on a fait d'elle la plus riche marquise du royaume.

EDGAR. — Exactement.

LA COMTESSE. — Regarde, le Chevalier marche droit vers elle qui pâlit comme à l'heure de mourir.

EDGAR. — Lui parlera-t-il ?

LA COMTESSE. — Lui baisera-t-il la main ?

EDGAR. — Il la salue froidement.

LA COMTESSE. — Et passe...

EDGAR. — Pour s'élancer vers une autre qu'il accable aussitôt de galanteries et de compliments dont l'excès trahit l'insincérité.

LA COMTESSE. — Note, je te prie, que la Marquise ne peut s'empêcher de suivre le Chevalier des yeux.

EDGAR. — Elle souffre, voyez sa rougeur et les mouvements nerveux de ses pauvres mains.

LA COMTESSE, *avec violence, pendant que la musique du bal éclate en tempête.* — Victoire ! La petite en rose me venge. Dans son cœur elle trompe son vieux mari. Le mauvais homme est couvert de titres, d'ordres et de plaques, mais il perd sa dernière bataille, et c'est la dernière qui, seule, compte puisqu'elle efface toutes les autres.

EDGAR. — Sans doute. Mais est-on réellement vaincu quand on l'ignore ?

LA COMTESSE. — Hélas ! Pas entièrement. Pourtant chaque matin au réveil, une tristesse subtile, une amertume mêlée à la salive avertit de son malheur celui qui n'est pas aimé.

EDGAR. — Le Marquis néglige bien sûr ces sages avertissements du corps.

LA COMTESSE. — Attention, il reparaît.

EDGAR. — Pour se rapprocher lentement de la jeune dame.

LA COMTESSE. — Il serre sa main à la dérobée. Regarde, mais regarde !

EDGAR. — Il est heureux, que vous disais-je !

LA COMTESSE. — C'est révoltant, intolérable !

EDGAR. — Et grotesque, par-dessus le marché.

LA COMTESSE. — Pourquoi Nathalie ne rejoint-elle pas le Chevalier ce soir même ?

EDGAR. — La Marquise est vertueuse et ne voudrait point commettre le péché d'adultère.

LA COMTESSE. — Comment ! Elle meurt de chagrin et s'empêcherait de renaître entre les bras de son amant ?

EDGAR. — Oui, madame.

LA COMTESSE. — Mais le Marquis change de visage, une affreuse rosée poisse son front.

EDGAR. — Il vient d'apercevoir Messine dont il ignorait le retour.

LA COMTESSE. — Le vieux hibou semble moins assuré que toi de la vertu de son épouse. Remarque avec quelle attention il l'observe.

EDGAR. — La jalousie l'écorche, n'en doute pas.

LA COMTESSE. — C'est bien fait ! L'ambitieux implacable qui piétinait les hommes et les femmes comme des cailloux, apprend à son tour à passer sous la meule.

EDGAR. — Madame exagère. Pour l'instant le Marquis ne souffre que d'inquiétude.

LA COMTESSE. — Qu'un mot suffirait à changer en torture.

EDGAR. — Je ne vois point qui se risquerait prononcer ce mot ?

LA COMTESSE. — Comment, parmi les victimes de ce méchant homme, aucune n'aura le courage de le désespérer ?

EDGAR. — Je le crois.

LA COMTESSE. — Il suffirait d'un apitoiement amical...

EDGAR. — Oui.

LA COMTESSE. — D'un conseil affectueux murmuré à l'oreille.

EDGAR. — En effet.

LA COMTESSE. — Ou d'un éclat de rire maladroit, adroitement réprimé.

EDGAR. — Personne n'osera ni l'apitoiement, ni le conseil, ni l'éclat de rire.

LA COMTESSE, *fiévreusement*. — Tu m'oublies, Edgar.

EDGAR. — Comment cela ?

LA COMTESSE. — J'oserai, moi.

EDGAR. — Je n'en doute pas, mais, hélas, un gouffre sépare Madame de cette fête.

Pendant ces dernières répliques, le décor de la Chancellerie se retire lentement, tandis que le salon reprend son premier aspect.

LA COMTESSE. — Mon cher Edgar, mon bon ami, tout à l'heure tu m'offrais d'exaucer mon dernier vœu. Eh bien, je t'en supplie, prolonge ma vie jusqu'à l'aurore et d'un coup je fais payer à Hozenne ses bassesses et son inhumanité.

EDGAR. — La demande de Madame est imprévue. Elle me déconcerte.

LA COMTESSE. — Peu importe ! Exauce-la. Vois, je suis prête : coiffée, juponnée, et ces diamants à mes bras, à mon cou, me harnachent superbement pour mon dernier galop.

EDGAR. — Il est vrai.

LA COMTESSE. — Alors, pourquoi hésites-tu ? Rien qu'une place déserte à traverser et nous entrons dans la fête.

EDGAR. — Oh ! la dangereuse aventure !

LA COMTESSE. — Dangereuse pour qui ?

EDGAR. — Pour vous, madame.

LA COMTESSE. — Je ne comprends pas.

EDGAR. — Si par malheur le plaisir de la vengeance allait rattacher Madame à une existence qu'elle s'apprêtait à quitter de si bonne grâce ?

LA COMTESSE. — J'en cours le risque.

EDGAR. — Madame a-t-elle aussi prévu qu'il lui faut arracher le tulle qui couvre son visage et paraître devant tous la face nue ?

LA COMTESSE, *tressaillant*. — Pourquoi ?

EDGAR. — Une figure masquée intriguerait l'assistance et donnerait aux paroles de Madame un air de complot qui leur ôterait toute valeur.

LA COMTESSE. — Tu as raison.

EDGAR. — Mieux vaut rester tapie derrière cette fenêtre et laisser faire le hasard.

LA COMTESSE, *résolument*. — Non !

EDGAR. — Comment, Madame accepterait de voir se poser sur elle les regards d'une foule prête à commenter, sans bienveillance, les altérations que vingt ans écoulés infligent à toute forme périssable ?

LA COMTESSE. — Oui.

EDGAR. — J'ai peine à le croire.

LA COMTESSE. — Je te dis que ce courage ne me manquera pas plus que les autres. Vois plutôt. *(La Comtesse arrache la voilette qui lui couvre le visage. Un violent coup de cymbale souligne son geste. Au même moment les flambeaux, les appliques, les lustres, toutes les lampes s'allument, tandis que les mousselines qui couvraient les miroirs se déchirent et tombent en lambeaux.)* Qu'est-ce qui m'arrive ? Que se passe-t-il dans mon corps ? Une chaleur subite a monté de mes chevilles à mes jambes, à ma gorge, à ma bouche. Mes jarrets frémissent, mon cœur saute gaiement dans ma poitrine comme lorsqu'on rit aux éclats !

EDGAR. — Oui, madame.

LA COMTESSE, *arrachant ses mitaines*. — Cette dentelle épaisse irrite mes paumes. Il faut que je l'arrache ! *(Elle voit ses mains rajeunies, et s'écrie :)* Edgar, mes mains ont vingt ans !

EDGAR, *s'approchant de la Comtesse, pour lui offrir le bras*. — Que Madame daigne jeter les yeux sur ce miroir.

LA COMTESSE, *reculant avec effroi*. — Non !

EDGAR. — Madame n'y verrait pourtant que son éblouissante image.

LA COMTESSE. — Peut-être...

EDGAR. — Alors, qu'est-ce qui retient Madame ?

LA COMTESSE. — La peur, Edgar... la peur...

EDGAR. — Il me semble que c'était là une faiblesse ignorée de Madame ?

LA COMTESSE. — Je le croyais.

EDGAR. — Courage, rien qu'un pas, puis vers la droite un bref mouvement de tête.

Il offre de nouveau le bras à la Comtesse.

LA COMTESSE. — Attends ! Laisse, que mes mains réapprennent d'abord lentement la monstrueuse jeunesse, que me rend, je ne sais pourquoi, la tombe entr'ouverte.

EDGAR. — Soit.

LA COMTESSE, *promenant ses mains sur son visage*. — Hier encore, dans l'ombre, elles plaignaient mon front ridé, mes joues pendantes, mes paupières flétries.

EDGAR. — Le front est pur.

LA COMTESSE. — C'est vrai.

EDGAR. — Les joues sont hautes et rondes.

LA COMTESSE. — C'est vrai.

EDGAR. — Les paupières plus lisses que les pétales des jacinthes.

LA COMTESSE. — C'est vrai. *(Elle court à la glace et se regarde.)* Quelle horreur !

EDGAR. — L'exclamation me surprend.

LA COMTESSE. — Edgar, qu'as-tu fait ? Tu as osé masquer mon cynisme et ma dure expérience sous ce jeune visage.

EDGAR. — La nécessité commandait.

LA COMTESSE. — Mais que suis-je maintenant ? Cette innocente qui court au bal ? Ou cette vieille implacable que le besoin de se venger arrache au néant pour quelques heures ?

EDGAR. — Les deux ensemble.

LA COMTESSE. — Ou plutôt ni l'une, ni l'autre. Mais une créature flottante, irréelle, déjà arrachée de l'arbre.

EDGAR. — Que Madame daigne se calmer.

LA COMTESSE. — Edgar, ma sagesse entre en déroute. L'horreur du vide immense de la chute sans fin, voici qu'elle entre en moi. Je comprends que je vais mourir et c'est atroce !

EDGAR. — Madame saura vite maîtriser ce vertige.

LA COMTESSE. — Réveille ma haine, Edgar, ou je succombe.

EDGAR. — La vue du marquis d'Hozenne y suffira.

LA COMTESSE, *se raidissant.* — Tu as raison.

A ce moment la pendule sonne huit coups stridents.

EDGAR. — Les derniers coups de minuit.

Un valet de pied chamarré paraît porteur d'un superbe bouquet qu'il tend à la Comtesse au milieu d'un profond salut

LE VALET. — La calèche de M. le duc de Rovero et de sa nièce Mme la baronne de Rovero et Naxos, est avancée.

EDGAR. — En route.

LA COMTESSE. — Je vous suis, mon oncle. *(Le Valet disparaît. La Comtesse sur le seuil :)* Reverrai-je ces murs où se sont usés vingt ans de sombre solitude ?

EDGAR. — Je l'ignore.

LA COMTESSE. — Tu fronces le sourcil.

EDGAR. — Il vous reste beaucoup à faire, madame. Le temps vole, l'aurore est proche...

LA COMTESSE. — Et la mort s'impatiente ?

EDGAR. — Je le crains.

LA COMTESSE. — Puisque, par grande faveur, elle me met en sursis, ne l'irritons pas. Partons pour mon dernier bal sans regarder en arrière.

Ils sortent rapidement pendant que tombe le

RIDEAU

ACTE II

Un petit salon dans l'hôtel de la Chancellerie. A gauche, une porte à deux battants est ouverte sur la galerie que nous découvrions au premier acte par la fenêtre de la Comtesse. A droite, une haute fenêtre donne sur un balcon. On entend l'orchestre jouer une valse d'Olivier Métra.

Au lever du rideau, Hozenne debout sur le euil de la galerie serre la main d'un person-age chamarré.

HOZENNE. — Monsieur l'Ambassadeur, vos ompliments me ravissent. Je me sens ému et er. *(Nouveaux saluts et serrements de mains, uis l'Ambassadeur s'éloigne. A son cham-ellan, le comte de Miracourt :)* ...Et fatigué ırtout, Miracourt, monstrueusement fatigué.

MIRACOURT. — Qui ne le serait à la place de otre Excellence ? Voilà deux heures d'horloge u'elle répond aux congratulations de cette oule.

HOZENNE. — Et tu remarques : à tous les oups, je m'incline et me redresse de cette anière fringante que m'enseigne chaque atin mon maître de gymnastique.

MIRACOURT. — J'ordonne que l'on ferme les ortes de ce petit salon où Votre Excellence ourra goûter un vague repos.

HOZENNE. — Soit ! *(Sur un signe de iracourt le valet ferme les portes.)* Où est a femme ?

MIRACOURT. — Je crois que la Marquise ıerche un peu de fraîcheur sous les arbres.

HOZENNE, *violemment.* — J'avais défendu u'elle quitte les salons. Va la chercher sans erdre une minute. Mais d'abord, cours au alcon et dis-moi le nom du galant homme qui ıccompagne au jardin. *(Miracourt fait un ıs vers le balcon. A ce moment la Marquise ènètre dans le petit salon. Hozenne, à iracourt :)* Inutile, voici la Marquise.

HOZENNE, *à la Marquise.* — Approchez, athalie. *(Elle fait vers lui un pas timide.)* ıe faisiez-vous loin de moi ?

LA MARQUISE. — Je conduisais un quadrille.

HOZENNE. — Un quadrille, fort bien.

LA MARQUISE. — Dois-je retourner à la danse ?

HOZENNE. — Vous voilà bien pressée de me quitter.

LA MARQUISE. — Oh ! Monsieur.

HOZENNE, *à mi-voix.* — Tu m'aimes pourtant.

LA MARQUISE. — Vous le demandez, monsieur ?

HOZENNE. — Oui, suis-je bête, hein !

LA MARQUISE. — Vous me peinez, monsieur.

HOZENNE. — Tu mens. Je te gêne tout au plus.

LA MARQUISE, *les larmes aux yeux.* — Ah ! monsieur.

HOZENNE. — Souris, approche... plus près... plus près encore. Donne ta main. Tout à l'heure j'ai vu apparaître un jeune officier qui te voulait du bien naguère. A-t-il osé t'aborder ? Réponds !

LA MARQUISE. — Il s'est incliné devant moi ni plus ni moins qu'un autre.

HOZENNE. — Que lui as-tu dit ?

LA MARQUISE. — Rien qu'un mot banal.

HOZENNE. — Que t'a-t-il répondu ?

LA MARQUISE. — Rien qu'un remerciement vague.

HOZENNE. — Je souhaite qu'il s'en tienne là.

LA MARQUISE. — Moi aussi, monsieur.

HOZENNE. — Ta sagesse est grande, et tes bras sont frais, incroyablement frais et doux.

LA MARQUISE. — Monsieur, on nous regarde.

HOZENNE. — Je l'espère bien. Et maintenant retourne à ton quadrille.

La Marquise sort.

MIRACOURT, *à Hozenne.* — La fête est splendide.

HOZENNE. — Je penserais peut-être comme toi si j'étais moins fatigué.

MIRACOURT. — Que Votre Excellence regagne sa chambre. Je conduirai les nouveaux arrivants de salons en salons à sa recherche. Ils n'entendront parler que d'elle et finiront par croire qu'ils l'ont positivement rencontrée.

HOZENNE. — Bien vu, mon cher. C'est ainsi que les hommes poursuivent le bonheur de saison en saison et à l'heure de la mort, certains, plus fous que les autres, s'imaginent l'avoir croisé un instant.

MIRACOURT. — On dirait qu'au lieu d'égayer Votre Excellence, ce bal ne fait que l'assombrir.

HOZENNE. — Pourtant la Marquise vient de me réchauffer le cœur avec une de ces paroles gracieuses et tendres qui lui ressemblent. *(Sur cette dernière réplique, les musiques et les rumeurs se sont tues. Hozenne porte la main à son cœur.)* Qu'est-ce qui m'arrive ?

Dans le silence, on entend l'huissier annoncer :

L'HUISSIER. — M. le duc de Rovero et la baronne de Rovero et Naxos.

HOZENNE. — Un vide s'est brusquement creusé dans ma poitrine.

MIRACOURT. — Votre Excellence pâlit.

HOZENNE. — L'air me manque, on dirait qu'une main méchante me prend à la gorge.

MIRACOURT. — Dois-je appeler un médecin ?

HOZENNE. — Et que signifie ce silence ? L'orchestre lui aussi tomberait-il en syncope ? *(Avec une sorte d'égarement :)* Jouez, jouez !

Les musiques et les rumeurs de la fête renaissent au loin.

MIRACOURT. — Il n'y avait là qu'une pause.

HOZENNE. — Sans doute.

MIRACOURT. — Comment se sent Votre Excellence ?

HOZENNE. — La vie rentre en moi, peu à peu.

MIRACOURT. — Dieu soit loué !

HOZENNE. — Rovero !... Nous avons connu jadis une comtesse qui portait ce nom, mais nous ignorions l'existence d'un duc dans la famille. Quel âge paraît le nouvel arrivant ?

MIRACOURT, *regardant par la porte entrebâillée.* — Il est de ceux dont on prétend qu'ils n'ont pas d'âge.

HOZENNE. — Et la Baronne ?

MIRACOURT. — Que dire devant son extraordinaire beauté !

HOZENNE, *regardant à son tour et revenant fort agité.* — C'est un prodige, un rêve, une hallucination ?

MIRACOURT. — Quels remous entraîne l'apparition de cette merveilleuse créature ! Les femmes reculent et jouent nerveusement de l'éventail, mais les hommes se pressent autour d'elle l'œil allumé et la bouche en cœur.

HOZENNE, *très agité.* — Je n'ai pas oublié ces arrivées triomphales.

MIRACOURT. — Au fait, n'est-ce pas Rovero que s'appelait la célèbre favorite du défunt prince ?

HOZENNE. — Elle s'appela ainsi lorsque je lui trouvai à la cour le vieux mari tiré dont elle avait besoin.

MIRACOURT. — Le Duc et la Baronne cherchent Votre Excellence. Dois-je les conduire jusqu'à elle ?

HOZENNE, *haletant.* — Non ! Ferme la porte. Tourne la clé dans la serrure. Il me faut du repos, du repos, du repos.

MIRACOURT. — A vos ordres, Excellence.

Mais au même instant la porte s'ouvre d'elle-même à deux battants découvrant Edgar cassé en deux dans un salut et la Comtesse abîmée dans une profonde révérence. Edgar approche, très à l'aise. Hozenne, au contraire, recule de quelques pas.

EDGAR. — Monsieur le Chancelier, je n'ai pas hésité à franchir trois cents lieues afin de vous offrir de vive voix mes chaleureuses félicitations.

HOZENNE, *tâchant de dominer son malaise.* — Quel honneur pour moi, monsieur le duc.

EDGAR. — Jadis vous portiez de l'intérêt à une de mes cousines qui habitait en face de ce palais.

HOZENNE. — L'admiration et le dévouement que m'inspirait la comtesse de Rovero ne connaissaient pas de limites.

EDGAR, *avec gravité.* — Alors comment aurais-je pu ne pas me joindre à vos amis en un soir si solennel ? *(A la Comtesse :)* Approchez, ma nièce.

LA COMTESSE. — Me voici.

EDGAR. — J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence la propre fille de ma sœur défunte. Mariée au baron de Naxos, elle s'est trouvée veuve l'année suivante. Nous l'appelons Bianca.

HOZENNE. — Mes compliments pour le nom et la beauté. *(La Comtesse fait une seconde révérence, puis se relève et, sans un mot, regarde Hozenne droit dans les yeux.)* Vous vous taisez, madame, vous aurais-je déplu sans le savoir ?

LA COMTESSE. — Je m'abandonnais au plaisir que dis-je ? au bonheur d'approcher enfin Votre Excellence.

HOZENNE. — Comment répondre dignement à tant de grâce ?

LA COMTESSE. — En consentant à me garder quelques instants auprès de vous.

HOZENNE. — Je priverai la fête de sa reine.

LA COMTESSE, *avec insistance.* — Je me moque de la fête et ne suis ici que pour vous.

HOZENNE. — Le moyen de résister à pareille déclaration ? Miracourt !

MIRACOURT. — Excellence ?

HOZENNE. — Ferme la porte. *(Bas :)* J'ordonne que tu ne me quittes pas.

LA COMTESSE, *bas à Edgar.* — Débarrasse-moi de cet innocent à belles épaulettes. Avant

'atteindre le mauvais homme au milieu du œur, je veux chatouiller ses plaies.

EDGAR, *à Miracourt.* — Sans abuser de votre omplaisance, puis-je vous prier de me onduire jusqu'au cabinet des agathes. On m'a it que j'y trouverai des spécimens d'une areté singulière.

MIRACOURT. — Volontiers, si toutefois Son xcellence permet que je m'éloigne.

HOZENNE. — Pour un moment, soit.

Ils sortent tous deux. Un court silence.

LA COMTESSE. — Pourquoi Votre Excellence e dit-elle plus rien ?

HOZENNE. — Pendant que le coiffeur tournait utour de moi, j'ai fait un petit somme. Un êve s'y glissait, apparaissant, disparaissant, areil à un ami capricieux et qui fait des ianières. Or, ce rêve, je m'en souviens tout à oup, il avait la figure, le costume et le langage e votre oncle.

LA COMTESSE. — Ah !

HOZENNE. — C'est curieux, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE. — C'est très curieux.

Un court silence.

HOZENNE. — Mais asseyez-vous, belle dame !

LA COMTESSE. — Volontiers ! A condition ue Votre Excellence m'imite, car elle semble ien fatiguée.

HOZENNE. — Nullement.

LA COMTESSE. — Ah ! la bonne réponse ! lle dissipe une inquiétude dont je souffrais epuis mon entrée dans ce salon.

HOZENNE. — La pâleur m'est habituelle.

LA COMTESSE. — Et vous la corrigez habi-ment par un soupçon de rouge, que j'appel-rai rouge de politesse !

Elle rit.

HOZENNE. — Bien dit.

LA COMTESSE. — Mon admiration osera-t-elle vouer qu'il s'agissait plutôt d'une lassitude, ui tentait d'effacer l'éclat de vos prunelles, et, ans tout votre noble corps plié, comme d'un efus de vous mêler encore aux vivants.

HOZENNE, *se redressant.* — En effet, je ne e mêle pas à eux, je les domine.

LA COMTESSE. — Sans doute, sans doute.

Un court silence.

HOZENNE. — A votre tour, pourquoi garder silence ?

LA COMTESSE. — Il y a toujours dans les fêtes n moment pénible, un moment chaud où l'on issonne. Alberte m'a dit : « Prends garde à e moment-là. »

HOZENNE. — Vous avez vu Alberte ?

LA COMTESSE. — C'est elle qui m'a coiffée, stumée, mais chut ! il ne faut pas qu'on le che.

HOZENNE. — Vous l'avez vue ?

LA COMTESSE. — Plutôt entrevue sous sa ilette. Ses cheveux sont blancs, mais l'éclat de ses yeux et de son sourire est encore extraordinaire.

Un court silence.

HOZENNE. — Elle vit dans l'ombre, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE. — Qui donc ?

HOZENNE. — Alberte.

LA COMTESSE. — Depuis vingt ans, paraît-il.

HOZENNE. — Vingt ans !... *(Un long silence.)* Mais vos bracelets, vos chaînes, vos bagues lui appartiennent. Je les reconnais.

LA COMTESSE. — Sa générosité m'en a fait don, à l'occasion de cette fête qui ressemble à un grand feu de joie allumé pour la satisfaction de Votre Excellence.

HOZENNE. — Un feu de joie, vraiment ! *(Il touche les bagues, les bracelets, les chaînes avec une sorte de peur et se dresse aussitôt, comme pour échapper à un malaise, cependant que les lumières de deux candélabres s'éteignent, soufflées par une brise invisible.)* Qu'est-ce donc ?

LA COMTESSE, *vivement.* — Rien que l'haleine de la nuit qui passe sur votre fièvre.

HOZENNE. — Peut-être.

LA COMTESSE. — Mais je vois un cercle d'or au doigt de Votre Excellence. Assurerait-elle non seulement le bonheur d'un peuple, mais aussi celui d'une femme ?

HOZENNE. — Eh oui ! merveille !

LA COMTESSE. — Sans doute cette prestigieuse dame à cheveux de neige et vêtue de satin amarante qui recevait au seuil de la galerie ?

HOZENNE. — Non. Celle-là est ma sœur cadette.

LA COMTESSE. — Alors cette autre, hélas clouée à son fauteuil par les années, mais dont les yeux pailletés d'or éclipsent saphirs et topazes ?

HOZENNE. — A ce coup vous parlez de la vieille princesse de Rhodes.

LA COMTESSE, *jouant la confusion.* — Pardon ! ma chance me trahit ! Je ne compte plus que sur le hasard pour connaître l'heureuse Marquise. Mais on dirait qu'un malaise subit affecte Votre Excellence.

HOZENNE. — Vous divaguez, ma belle.

Sur cette réplique, le chevalier Messine, accompagné d'un camarade, tous deux en brillant uniforme, ouvre la porte du salon puis recule, surpris et confus.

MESSINE. — Mes profondes excuses, Excellence, nous croyions vide ce salon de repos.

HOZENNE. — J'y fuyais un instant les rumeurs de la fête en compagnie de la baronne de Rovero.

MESSINE, *après un respectueux salut.* — Nous nous retirons en sollicitant humblement le pardon de Madame et de Votre Excellence.

HOZENNE. — Il vous est acquis, n'en doutez pas.

Les deux jeunes gens sortent, la Comtesse les a vaguement accompagnés. Après

avoir fermé la porte derrière eux, elle revient à Hozenne.

LA COMTESSE, *vivement.* — Comment s'appelle ce jeune officier ?

HOZENNE. — Je prie Votre Grâce de remarquer qu'ils sont deux.

LA COMTESSE. — Pour un homme peut-être, mais pas pour une femme.

HOZENNE, *dissimulant son irritation.* — En vérité, contez-moi cela.

LA COMTESSE. — La beauté de celui qui porte une tunique blanche est si grande qu'elle efface tout autour de lui.

HOZENNE, *vivement.* — Vous exagérez.

LA COMTESSE. — Aucunement. Il est beau comme un soleil. Où est la femme qui résisterait au désir de caresser cette joue en fleur, de mordre à cette bouche gourmande, de nouer son corps à ce jeune corps musculeux ? Croyez-moi ! Il est de la sorte qui éveille le désir au premier coup d'œil.

HOZENNE. — Vos propos sont crus, mais instructifs.

LA COMTESSE. — Je hais les faux semblants qui servent de masque commode à la plupart des femelles. *(La pendule sonne trois coups. La Comtesse, d'une tout autre voix :)* Qu'est-ce qui sonne là ?

HOZENNE, *perdu dans ses pensées.* — Peu importe.

LA COMTESSE, *allant vers la pendule.* — Minuit trois quarts.

Hozenne, resté songeur depuis un moment, interpelle vivement la Comtesse.

HOZENNE. — Bianca, ce bellâtre déguisé en héros vous a-t-il vraiment séduite ?

LA COMTESSE, *profondément.* — Oui, Excellence.

HOZENNE, *joyeusement, après un temps imperceptible.* — Souhaiteriez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE, *avec le même profond sérieux.* — Je le voudrais passionnément.

HOZENNE. — Moi aussi, figurez-vous.

LA COMTESSE, *vivement.* — Aidez-moi à donc le conquérir.

HOZENNE. — Je ne suis plus que l'humble serviteur de vos caprices.

LA COMTESSE. — Alors ma légèreté ose demander un bon avis à votre expérience. Dois-je entrer dans le bal pour y chercher mon vainqueur ou bien attendre que votre bonté me le dépêche dans ce salon ?

HOZENNE. — Lorsque deux beaux yeux joignent à tant d'éclat tant de hardiesse, je crois aux vertus décisives du tête-à-tête.

LA COMTESSE, *riant.* — Moi aussi.

HOZENNE, *radieux.* — A l'idée que réussisse notre galant complot, ma fatigue m'abandonne miraculeusement. Je reprends ma place dans le grand salon et fais donner l'ordre à notre officier de vous présenter ici ses plus humbles excuses.

LA COMTESSE. — Que Votre Excellence ne doute jamais de ma gratitude ni des moyens sans nombre qu'elle inventera pour se faire connaître.

HOZENNE. — Merci.

Il sort vivement. A peine a-t-il disparu que le tic-tac de la pendule devient perceptible en même temps qu'il va s'accélérant de seconde en seconde.

LA COMTESSE. — Edgar ! *(Edgar paraît aussitôt sur le balcon.)* Edgar ! La pendule galope et me trahit, il y a erreur, maldonne ou méchanceté.

EDGAR. — Non, madame. Rien qu'une discrète invitation à ne pas gâcher le temps.

Il pose ses mains sur la pendule qui reprend aussitôt son tic-tac régulier, puis salue et disparaît. Les portes de la salle de bal s'ouvrent. Entre Messine, introduit par un valet de pied qui referme la porte derrière lui.

MESSINE. — Je vous suis reconnaissant, madame, de cette permission que vous me donnez de vous présenter à nouveau mes plus humbles excuses.

LA COMTESSE. — Je n'ai cherché là qu'un moyen de vous revoir.

MESSINE. — Quel honneur pour moi !

LA COMTESSE. — Vous revenez, m'a-t-on dit, d'un long voyage.

MESSINE. — Oui, madame, et, ma foi, je n'ambitionne que de repartir au plus tôt à l'autre bout du monde.

LA COMTESSE. — Pourtant c'est d'un visage et non d'un horizon que dépend le bonheur ou le malheur humain.

MESSINE. — Parfois la sagesse commande de fuir l'un sans pour cela chercher l'autre.

La Comtesse sonne un valet qui paraît aussitôt.

LA COMTESSE, *au valet.* — Priez la Marquise de me rejoindre au plus vite. Son Excellence m'a chargée pour elle d'un message urgent.

MESSINE, *vivement.* — Adieu, madame.

LA COMTESSE. — Vous me quittez ?

MESSINE. — La discrétion commande que je vous laisse seule avec votre amie.

LA COMTESSE. — Restez ! Quand ce ne serait que pour nous présenter l'une à l'autre.

MESSINE. — Vous ne connaissez point la Marquise ?

LA COMTESSE. — Je l'ai vue ce soir pour la première fois, mais déjà mon cœur lui appartient ! Le vôtre aussi à ce qu'il paraît.

MESSINE, *violemment.* — Madame !

LA COMTESSE. — Soyez calme. Je saute sur le moyen le plus court de forcer votre confidence, car pour vous aider, je ne dispose que d'un instant.

MESSINE. — M'aider... m'aider, à quoi ?

LA COMTESSE. — Comme elle pâlissait tandis que vous montiez lentement le grand escalier ! Ah, cruel, pourquoi cette injure de ne pas la

iser la main ? Elle en a ressenti une douleur poignante que la peur de crier déformait sa ouche candide.

MESSINE. — Qui vous a chargée de me faire reproche ?

LA COMTESSE. — Personne sinon l'amour.

MESSINE. — Elle m'a trahi. Pendant que tais loin, elle a épousé ce vieillard puissant riche, je la méprise !

LA COMTESSE. — Homme injuste ! N'avez-ous pas respiré en l'approchant la tristesse l'innocence qui sortent d'elle comme deux arfums. On l'a livrée à Hozenne. Dès qu'elle t seule, elle vous appelle en tendant les bras ers la fenêtre.

MESSINE, *ému.* — Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE. — Son visage d'enfant aban-onné.

MESSINE. — Ah, quelle misère !

Il tombe assis, le front dans les mains.

LA COMTESSE, *s'approchant de lui.* — Ayez itié d'elle. Secourez-la, le chagrin est sa ompagnie habituelle, le désir de vous sa seule alpitation, elle en fera l'aveu sur votre ouche, dès que vous la serrerez dans vos bras.

MESSINE, *avec amertume.* — La serrer dans es bras, quelle dérision ! Ignorez-vous le ombre de domestiques qui l'espionnent et ontent la garde autour d'elle ?

LA COMTESSE. — Cet instant est à vous. aisissez-le.

MESSINE. — Comment cela ?

LA COMTESSE. — Descendez au jardin, cachez-ous derrière la charmille qui abrite le banc e pierre ; c'est là que dans un instant je vais ui commander de vous rejoindre.

MESSINE. — Vous m'avez dit que vous ne la onnaissiez pas.

LA COMTESSE. — Mon nom suffira à lui spirer confiance.

MESSINE. — Quelle preuve ai-je de votre ncérité ?

LA COMTESSE. — Aucune.

MESSINE, *vivement.* — Adieu, madame. Je ars, je quitte cette fête lugubre qui n'aura fait u'augmenter mes peines et mon dégoût.

LA COMTESSE, *violemment.* — Lâche ! Je availle à vous rendre votre amour et vous ous dérobez, vous exigez des garanties, vous esez le pour et le contre, quelle honte !

MESSINE. — Soit, je vous obéis. Mais, si vous es aux gages du Chancelier, si vos colliers ont le prix de vos manigances, je me moquerai ue vous soyez une femme et vous punirai ette nuit même.

LA COMTESSE. — Vous m'ôterez la vie, peut-re ?

MESSINE. — Sans hésitation.

LA COMTESSE. — Pauvre enfant, autant me rendre une bourse trouée. *(Messine va pour ortir. La Comtesse, le retenant :)* Un mot ncore. Lorsque vous avez appris le mariage e Nathalie, avez-vous juré dans votre cœur e ne plus jamais poser les yeux sur elle ?

MESSINE. — Oui.

LA COMTESSE. — Vous voilà cependant.

MESSINE. — Oui.

LA COMTESSE. — Bien. Allez. *(Messine sort. La Comtesse, seule :)* Sylvio, ton amour était donc tellement plus faible ! *(Paraît la Marquise.)* Eh, oui, madame, il n'y a que moi dans ce salon.

LA MARQUISE. — Je vois !

LA COMTESSE. — Mon nom est Bianca de Rovero et Naxos.

LA MARQUISE. — Je vous admirais de loin, madame, pendant que mon mari égoïstement vous gardait pour lui seul.

LA COMTESSSE. — Incommodé par la chaleur, le Chancelier est descendu respirer autour du banc de pierre et m'a priée de vous en avertir.

LA MARQUISE. — Ah !

LA COMTESSE. — Il attend avec grande impatience que vous l'y rejoigniez.

LA MARQUISE. — Je vous quitte à regret.

LA COMTESSE. — N'ayez crainte, nous nous reverrons !

LA MARQUISE. — J'emprunte l'escalier de nos appartements privés, ainsi éviterai-je les saluts et les rencontres.

LA COMTESSE. — Bravo ! *(La Marquise sort, tandis qu'Edgar apparaît brusquement sur le balcon. La Comtesse se précipitant au-devant d'Edgar :)* C'est vers son amant que court notre belle petite. S'il réussit à l'emprisonner un moment dans ses bras, ma vengeance prend aussitôt allure de grande personne.

EDGAR. — Espérons-le car le temps accordé à Madame fuit comme l'eau d'une tasse fêlée.

LA COMTESSE. — Je ne l'oublie pas et tremble d'impatience, vois plutôt. *(Elle tend sa main vers Edgard et dans un cri :)* Edgar ! l'enchantement s'épuise ou m'abandonne. Regarde à la surface de mes mains courir à nouveau les tristes ruisseaux bleus que leur impose l'âge.

EDGAR. — Madame s'égare, trompée par une ombre défavorable.

LA COMTESSE, *après avoir couru vers la grande lumière.* — Tu as raison. Alors, vite, vite, la nuit coule, amène-moi le vieux hibou. Que je doive gagner ou perdre, il me tarde de connaître la manière dont sa dureté recevra le coup exemplaire que je vais lui porter. Arrache-le à ce groupe où il hume un dernier encens.

EDGAR. — Une pareille hardiesse serait remarquée.

LA COMTESSE. — Fort bien. J'y vais moi-même.

Elle sort. Edgar s'assoit, l'air ennuyé. Un courtisan s'avance. Edgar se lève aussitôt.

LE COURTISAN. — Vous semblez prendre un plaisir médiocre à cette belle fête, monsieur le duc.

EDGAR. — Les réunions nombreuses n'ont pas ma préférence. J'apprécie surtout les joies du tête-à-tête.

LE COURTISAN. — Est-ce que je me trompe

en croyant avoir déjà eu le plaisir de vous rencontrer ? C'était l'année dernière à l'Opéra, vous aviez fort gracieusement offert le bras à ma mère qui butait sur les dernières marches du perron. Elle est d'ailleurs morte le soir même, la pauvre femme. Avez-vous oublié cette rencontre ?

EDGAR. — Je le crains, monsieur ; je vois tant de monde.

Ils sortent tous deux dans la galerie tandis que la Comtesse entre, tenant Hozenne par la main.

LA COMTESSE. — Qu'est-ce que c'est que ce Messine ? Que vient-il chercher dans cette fête ?

HOZENNE. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

LA COMTESSE. — Parce que mes amours se portent mal. Non que je déplaise au Chevalier. C'est avec plaisir qu'il posait ses yeux sur mes bras et ma gorge...

HOZENNE. — Bravo !

LA COMTESSE. — Mais en même temps il ne cessait de regarder la pendule, et quelle inquiétude dans tout son corps ! Sa liaison est-elle publique ou cachée ? Ah ! sa maîtresse le tient sérieusement à l'attache.

HOZENNE. — Sa maîtresse...

LA COMTESSE. — Cependant je continuais à faire des frais, à parler dans le vide, pareille à ces mauvais nageurs qui battent l'eau sans avancer d'un pouce, lorsqu'il s'est esquivé poliment sous prétexte qu'un malaise le contraignait à prendre l'air.

HOZENNE. — Quelqu'un l'attendait au jardin ?

LA COMTESSE. — Je le parierais.

HOZENNE. — Il nous faut une certitude.

LA COMTESSE. — Comment l'obtenir ? Si je pars à la recherche de mon bel oiseau et de son oiselle, le bruit de mes pas les ferait s'envoler.

HOZENNE. — Glissez-vous sur le balcon, il surplombe le jardin ; l'uniforme blanc du Chevalier vous permettra de le découvrir dans l'ombre et je laisse à votre jalousie le soin de distinguer s'il est seul ou galamment accompagné.

LA COMTESSE. — Le conseil est bon, je le suis.

Hozenne tombe assis en portant la main à son cœur dont le tic-tac de la pendule, curieusement enflé, semble accompagner les battements.

HOZENNE. — Une, deux ! une, deux ! Mon cœur saute dans ma poitrine. J'ai peur et n'ose approcher du balcon. Une, deux ! cette pendule fait le bruit d'un facteur chaussé de souliers à clous. Quelle nouvelle m'apportera la nouvelle seconde ? Bianca ne revient pas. Tant mieux, signe qu'elle ne découvre rien de suspect, ma nouvelle amie. A-mie, a-mie... question à examiner plus tard. Pour l'instant, l'angoisse prend toute la place et remplit mon corps aussi parfaitement que la plus exquise volupté. *(A ce moment, Bianca paraît.)* Ah, voici mo bourreau.

LA COMTESSE, *courant à Hozenne.* — Fél citez-moi. J'ai découvert mon beau Chevalie Il se cachait fort mal, du reste.

HOZENNE, *heureux.* — Parce qu'il était seu dans le jardin.

LA COMTESSE. — Il était seul. Mais, bien vit sa maîtresse l'a rejoint. D'abord, ils se son querellés. Je n'entendais pas leurs voix, mai je voyais la distance qui les séparait, leur gestes vifs et cet air de la dame de vouloi s'enfuir à tous coups. Mais, brusquement, il l' prise contre lui ; alors, ils se sont noués l'u à l'autre et les mots d'amour ont étouffé le reproches.

HOZENNE. — Comment est-elle ?

LA COMTESSE. — Je n'ai point regardé.

HOZENNE. — Vous avez pourtant distingu la couleur de sa robe.

LA COMTESSE. — La coquine est vêtue d bleu, de satin bleu miroitant sous la lune.

HOZENNE, *éclatant d'un grand rire.* — Ah Ah ! Ah ! Habillée de satin bleu et pendue la bouche de Messine. C'est à mourir de rire Aimez-vous le bleu ? Moi, je l'adore. Par contre je déteste le rose, surtout le soir dans le jardins. Mais je veux voir ce bleu. Montrez-mo ce satin bleu pour me dilater la rate.

LA COMTESSE. — C'est bien facile, marche sans bruit jusqu'à l'extrémité du balcon e penchez-vous doucement. *(Hozenne disparaî sur le balcon. La Comtesse attend son retou appuyée contre l'embrasure de la fenêtre. L pendule a repris son battement insolite.)* Une deux ! une, deux ! mon cœur bat la charg jusque dans mon gosier. Quelle vaillance che ce moribond ! *(Elle porte la main à sa poi trine.)* Sage, sage, doucement, mon cher. I nous reste encore un long chemin à parcourir

A ce moment, Hozenne reparaît, redress dans une attitude de défi. Sans un mo puis d'une voix forte, il dit au vale aussitôt apparu :

HOZENNE. — Fermez les portes. Je command que personne n'entre plus ici sans mon ordre *(A la Comtesse :)* Vous disiez une roble bleue c'est une robe rose qui se presse contre l'uni forme blanc du chevalier.

LA COMTESSE. — Sans doute, une robe rose. Ai-je dit bleue ? C'est donc que la fureur m rendait imbécile.

HOZENNE, *à la Comtesse.* — S'il vous plaî Retournez sur le balcon et déclarez à voi haute : « Le Chancelier prie sa femme d rejoindre au plus tôt les quinze cents invité qui l'attendent dans les salons. »

LA COMTESSE. — Votre femme ? Impossible

HOZENNE. — Pas de vaines protestations Crier la vérité soulage, et quand ai-je manqu de regarder une situation en face ? Hâtez-vou donc de m'obéir. *(La Comtesse va sur le balcon On l'entend répéter les paroles d'Hozenne qu se tient debout contre la fenêtre. Hozenne, à l Comtesse qui reparaît :)* Alors ?

LA COMTESSE. — Elle s'est sauvée en ourant.

HOZENNE. — Nous verrons bientôt comment entiment la punir. En attendant, fermez la enêtre. *(La Comtesse obéit.)* Que disions-nous la minute ?

LA COMTESSE. — Que la vérité soulage.

HOZENNE. — La mort aussi.

LA COMTESSE. — Fi ! la vilaine pensée.

HOZENNE, *comme à soi-même.* — La mort... ommeil, oubli, refuge.

LA COMTESSE. — La mort... chausse-trape, bsence, défaite... défaite irrémédiable.

HOZENNE. — Qu'importe puisque nous la ubirons tous.

LA COMTESSE. — Oui, mais pas tous en même emps. Qui se frottera les mains à notre enter- ement ? Voilà la question.

Elle rit.

HOZENNE. — La formule est bonne et plaît mon agressivité.

LA COMTESSE. — Tirer vengeance de nos nnemis est une partie de plaisir qui vaut effort de se mettre en route, croyez-moi.

HOZENNE. — On jugerait qu'Alberte vous ouffle vos propos.

LA COMTESSE. — Hélas ! pourquoi ne se rouve-t-elle pas à vos côtés durant cette heure énible ?

HOZENNE. — Selon vous, que me conseil- erait-elle ?

LA COMTESSE. — De répudier l'ingrate qui a sé vous trahir.

HOZENNE. — Autant me dire : « Empêchez- ous de respirer et puis crevez-vous les deux eux. »

LA COMTESSE. — Quoi ? Un bon divorce auserait une pareille douleur à Votre Excel- ence ?

HOZENNE. — Où est-il le vieillard qui renonce ans mourir de chagrin à l'illusion de sa eunesse retrouvée ? *(Un court silence.)* A quoi ensez-vous ?

LA COMTESSE. — A moi.

Un nouveau silence pendant lequel la pendule reprend son tic-tac menaçant et légèrement précipité.

HOZENNE. — Bianca, répondez ! Alberte -t-elle prononcé mon nom devant vous ?

LA COMTESSE. — Je crois bien.

HOZENNE. — Avec amitié ou indifférence ?

LA COMTESSE. — L'étrange question. Ma ante vous porte dans son cœur, elle m'a onguement vanté votre esprit, votre bonté et, our finir, m'a commandé de ne jamais perdre le vue les douceurs dont elle vous est edevable.

HOZENNE. — Votre amour pour Alberte rait-il jusqu'à prendre à votre compte la dette l'amitié qu'elle se reconnaît envers moi ?

LA COMTESSE. — Plutôt cent fois qu'une.

HOZENNE. — Approchez donc et comprenez- noi vite et bien.

LA COMTESSE. — Je tâcherai.

HOZENNE. — Malgré votre jeunesse, je vous découvre armée d'une clairvoyance singulière et l'envie me prend de faire de vous ma complice.

LA COMTESSE. — Quel honneur pour moi !

HOZENNE. — Comme je vous l'ai dit, je garde ma femme, mais pour mon seul usage, en la séparant du bellâtre qui a osé jeté les yeux sur elle.

LA COMTESSE. — Les garnisons où reléguer un jeune homme incommode ne manquent pas.

HOZENNE. — Vous divaguez, ma jolie. Je rêve d'une distance plus radicale, d'un esca- motage si parfait qu'il écartera jusqu'à l'idée d'un retour possible.

LA COMTESSE. — Autrement dit, le Chevalier doit rendre son âme à Dieu. Mais je ne veux pas, il est trop beau, trop jeune pour aller pourrir sous un sycomore ou sous un saule. Je m'oppose à cette violence.

HOZENNE, *l'interrompant.* — Tss... tss... tss... qui parle d'une pareille maladresse. Me croyez- vous assez stupide pour précipiter ma femme dans le romanesque des larmes, des soupirs et des portraits et lui faire cadeau d'un amour éternellement jeune quand je n'aurai à lui offrir que le spectacle de ma figure ravalée.

LA COMTESSE. — Alors ?

HOZENNE. — C'est vous, Bianca, qui allez escamoter Messine.

LA COMTESSE. — Moi ? Et de quelle manière ?

HOZENNE. — Ne m'avez-vous pas dit qu'il semblait regretter de courir à son rendez-vous et que la sympathie que vous lui marquiez le troublait malgré lui ?

LA COMTESSE. — Sans aucun doute.

HOZENNE. — L'avertissement que vous avez lancé à la Marquise du haut du balcon n'a pu que glacer un amant déjà plein d'hésitation. Il est à vous pour peu que vous en preniez la peine.

LA COMTESSE. — En ce moment, il me cherche, n'en doutez pas.

HOZENNE. — Parfait ! Nathalie est suscep- tible et fière, elle ne continuera pas d'aimer stupidement un garçon qui la trompe en sortant de ses bras.

LA COMTESSE. — Je le crois volontiers.

HOZENNE. — Mais je souhaite que l'infidélité du Chevalier crève les yeux de ma femme. Il faut qu'elle apprenne avec éclat de quel cynisme et quelle légèreté les jeunes hommes sont capables.

LA COMTESSE. — Pareille brutalité est-elle nécessaire ?

HOZENNE. — Une leçon ne profite qu'admi- nistrée par le feu.

LA COMTESSE. — Vous êtes dur.

HOZENNE. — Je m'en vante !

LA COMTESSE. — La Marquise souffrira.

HOZENNE. — Chacun son tour, c'est la loi de ce bas monde.

LA COMTESSE. — Vous parlez comme Alberte.

HOZENNE. — Nous nous ressemblions par plus d'un côté, ma chère.

LA COMTESSE, *vivement.* — Ne dites pas cela.

HOZENNE. — Pourquoi ?

LA COMTESSE, *se ressaisissant.* — Je veux garder seule le privilège de rappeler Alberte.

HOZENNE. — Méritez-le en étourdissant Messine et en l'enlevant cette nuit même après avoir réclamé ma bénédiction et celle de la Marquise.

LA COMTESSE. — C'est gros !

HOZENNE. — Votre exclamation m'étonne, je ne vous demande que ce dont vous mouriez d'envie.

LA COMTESSE. — Et mon oncle ?

HOZENNE. — Je me charge de lui.

LA COMTESSE. — Et ma réputation ?

HOZENNE. — J'y veillerai.

LA COMTESSE. — Soit ! A la condition que Votre Excellence paiera ma soumission d'une confidence.

HOZENNE. — Je suis discret de nature, mais voyons de quoi il s'agit.

LA COMTESSE. — Qu'est devenu le jeune Sylvio qu'aimait, paraît-il, ma marraine ?

HOZENNE. — C'est elle qui vous a chargée de me poser cette question ?

LA COMTESSE. — Ma foi non.

HOZENNE. — Alors, d'où connaissez-vous le nom de ce jeune homme ?

LA COMTESSE. — J'avoue l'avoir appris par les ragots d'une vieille cousine.

HOZENNE. — Eh bien, puisque cette histoire vous intéresse, sachez que le garçon est mort de chagrin dans le pays où je l'avais relégué pour ma tranquillité. Loin de sa chère Alberte il a langui jusqu'à rendre son âme à Dieu. Grâce à mon habileté, elle l'a toujours cru marié à une autre par goût et par rancune.

LA COMTESSE, *se raidissant contre sa douleur.* — Fort bien.

HOZENNE. — Dois-je faire prévenir Messine que vous l'attendez dans ce salon ?

LA COMTESSE, *machinalement.* — S'il vous plaît.

HOZENNE. — Vous n'en ferez qu'une bouchée ! Je guetterai votre appel dans la salle de bal aux sons joyeux du grand orchestre.

La Comtesse incline la tête en silence. Hozenne sort.

LA COMTESSE. — Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce que j'essaye de comprendre ? Sylvio est mort, mort de chagrin. Quelle horreur ! Il n'aimait que moi et il est mort. *(Dans un cri :)* Sylvio, où es-tu ? Réponds, réponds. Trouve un moyen de renverser le mur qui nous sépare, ou alors qu'on m'assassine, qu'on m'achève.

A ce moment, entre Messine.

MESSINE, *il court à la Comtesse et la saisit par les poignets.* — A nous deux. *(La Comtesse, sans répondre, regarde Messine avec égarement.)* Je vois que malgré votre aplomb infernal, mon arrivée vous déconcerte. Vous ne m'attendiez pas si vite, avouez-le.

Il la repousse avec dégoût, elle retomb sur un siège.

LA COMTESSE, *gémissant.* — Sylvio... Sylvio

MESSINE. — Où est Nathalie ? *(La Comtess continue de gémir en regardant Messin Messine la soulève par les épaules.)* Réponde

LA COMTESSE, *toujours égarée.* — Répondr à quoi ?

MESSINE. — C'est la peur qui vous dic cette comédie ?

LA COMTESSE, *au milieu d'un rire égaré.* — Peur ? Peur de quoi ? Que tu me tues ? Ç c'est drôle ! N'hésite pas, tu me rendras servic et je te remercierai quand tu me frapperas.

MESSINE. — Vous mentez encore.

LA COMTESSE. — Tout à l'heure, je disais Edgar : « Tu n'es qu'un maladroit, mon cœu est resté vieux. » Eh bien, il est jeune mai tenant. Il saigne, il tremble. *(Elle recommenc à gémir.)* Ah que j'ai mal... que j'ai mal.

MESSINE. — Le ciel vous punit.

LA COMTESSE. — Tu as raison. Il est just que le désespoir me plante ses couteaux dans l poitrine. Puissé-je souffrir cent fois, mille fo plus que mon cher amour n'a souffert. Ma pas ici, en face, étendue par terre dans le noi jusqu'à l'heure où la déesse voudra bie m'étouffer.

Elle veut s'enfuir.

MESSINE. — Comment, vous prétendez fuir Non, ma belle, ce serait trop commode.

Il la saisit par les poignets.

LA COMTESSE. — Ecoute. Dans le désert d ce monde, j'avais un ami et je vien d'apprendre qu'il est mort, qu'il n'est plus nul part. Pense à cela, nulle part.

Les sanglots l'étouffent à nouveau.

MESSINE, *ébranlé par le chagrin de Comtesse, il la regarde stupéfait.* — Madame

LA COMTESSE. — Tu me regardes stupéfait ça te paraît insensé qu'une vieille comme m pleure son amour perdu. Mais tu vas com prendre. Ce soir j'espérais apprendre enfin o il se cachait depuis tant d'années ; puis obten de la mort qu'avant de me saisir elle m permette de revoir ce visage bien-aimé, mêm pâli sous des cheveux blancs afin que je m'e remplisse les yeux et que je quitte la v consolée.

MESSINE. — Madame, revenez à vous, un longue existence et, peut-être, un nouvel amou vous attendent. Vous êtes jeune.

LA COMTESSE. — Jeune, moi ? M'as-tu don si mal entendue ? Mon langage est-il celui de jeunesse ? Mon désespoir, celui d'une créatu que le temps a le temps de prendre en pitié

MESSINE. — Le malheur vous égare. Regarde vous au miroir. Reprenez pied sur la terre.

LA COMTESSE. — Je délire.

MESSINE. — Il me semble.

La Comtesse. — Ma souffrance me vole aison, sagesse, clairvoyance.

Messine. — Je le crois et vous plaindrais si uelque chose en vous ne me restait effrayant t obscur. *(La Comtesse fait un geste de triste lénégation.)* Qui a dénoncé au Marquis notre résence sous le balcon ?

La Comtesse. — Quel balcon ? De quoi arlez-vous ?

Messine. — Est-ce que vous vous moquez de noi ou avez-vous réellement tout oublié ?

La Comtesse. — Quoi, tout ?

Messine. — Nathalie, ma rancune et votre rdre de l'attendre dans le jardin malgré les spions du Chancelier.

La Comtesse. — Le Chancelier, le marquis 'Hozenne, le héros de cette fête.

Messine. — Vos souvenirs se réveillent.

La Comtesse. — Oui.

Messine. — Alors dites : qui, tout à l'heure, a servi en nous trahissant ?

La Comtesse. — Moi. *(Arrêtant d'un geste lessine qui bondit vers elle :)* Il le fallait pour oler sa confiance et que tu enlèves Nathalie ette nuit même.

Messine. — Enlever Nathalie !

La Comtesse. — Tu hésites. Qu'est-ce qui 'arrête si je t'en donne le moyen ?

Messine. — Je n'ose la condamner à vivre oin de son pays, de ses parents, de ses amis.

La Comtesse. — Ses parents l'ont vendue, es amis l'envient ou la méprisent et vous serez un pour l'autre le vrai pays natal.

Messine. — Et l'humiliation de lui infliger ne existence rapetissée ?

La Comtesse. — Tais-toi ! Ces mots n'ont as cours entre vrais amants.

Messine. — Le luxe où elle a vécu m'écœure t m'écrase.

La Comtesse, *avec mépris.* — Soit ! Abandonne-la donc !

Messine. — Impossible !

La Comtesse. — Alors, quel terme fixes-tu votre double attente ?

Messine. — Aucun terme. Comment le ourrais-je ?

La Comtesse, *se jetant vers lui avec violence.* — Fou ! Triple fou ! Tu temporises, tu hésites, omme si la jeunesse était éternelle ! comme tu l'avais achetée, payée et empochée une ois pour toutes ! Tu crois donc qu'on peut à a fantaisie ouvrir et fermer la porte qui onduit au bonheur ? Personne ne t'a donc ppris qu'un certain printemps ne nous est onné qu'une fois, que si nous le laissons éfleurir, nous le pleurons et le rappelons ternellement sans que jamais il renaisse. 'heure pour laquelle Dieu nous a mis au onde ne s'annonce par aucun roulement de mbour, aucun son de trompette. C'est à nous e savoir la reconnaître et l'honorer par notre ourage, notre violence, et, s'il le faut, notre uauté exemplaire.

Messine, *dressé.* — J'y suis prêt pour assurer bonheur de celle que j'adore. Mais comment upporter qu'elle en soit la première victime ? *(La Comtesse se tait et cache son visage entre ses mains.)* A quoi pensez-vous ?

La Comtesse, *avec une grande émotion.* — Répète lentement ce que tu viens de dire.

Messine. — Ni le courage, ni la violence ne me manqueront pour assurer le bonheur de Nathalie.

La Comtesse. — Tu oublies le principal, l'as-tu donc dit étourdiment et du bout des lèvres ?

Messine. — Quoi donc ?

La Comtesse. — « Celle que j'adore. »

Messine. — Ces mots-là se confondent avec ma respiration et j'ignore quand ma bouche les prononce.

La Comtesse. — Répète-les donc que j'entende une fois encore leur musique qui seule détient le pouvoir de changer la vie.

Messine, *gravement.* — Celle que j'adore.

La Comtesse. — Celle que tu adores et que tu hésites à délivrer, dont tu tolères qu'elle partage la chambre et les draps d'un autre homme ? Tu n'es donc pas jaloux de son corps, de son secret, de son odeur ?

Messine. — Si.

La Comtesse. — N'empêche que tu cours le risque qu'elle use sa jeunesse dans le chagrin et l'attente. Mais elle n'aura même plus la force de te crier son plaisir le soir où tu te coucheras sur elle pour la première fois !

Messine. — Qui êtes-vous pour oser me parler de cette manière ?

La Comtesse. — Celle qui défend ton amour, fût-ce contre toi-même !

Messine. — Pour obéir, j'ai besoin de comprendre.

La Comtesse. — Mauvais soldat ! *(La pendule frappe un coup strident. La Comtesse d'une tout autre voix :)* Que dit la pendule ?

Messine. — Une heure un quart.

La Comtesse, *avec grande agitation.* — Quand point l'aurore la nuit du solstice ?

Messine. — Le ciel pâlit vers deux heures.

La Comtesse. — Vite, vite, le temps nous presse et nous échappe. Si tu attends le jour, vous ne vous rejoindrez plus. Cette nuit vous est donnée, mais pas une seconde au-delà de cette nuit.

Messine. — Comment le savez-vous ?

La Comtesse. — Ces questions me lassent. Es-tu prêt à m'écouter ?

Messine. — Non ! Je fuis, je vous fuis, car plus je vous vois et vous écoute, et plus vous m'épouvantez.

La Comtesse, *dans un cri.* — Ne pars pas ! Ne renonce pas au bonheur que je t'offre. Ecoute ! Jadis, Hozenne m'a humiliée et c'est lui qui, ce soir, m'a porté ce coup épouvantable dont tu m'as vue trembler. En te servant, je me venge.

Messine, *tressaillant.* — Ah !

La Comtesse, *vivement.* — Mais il n'y a pas que du fiel dans mon action, une grande bonne volonté s'y mêle, celle d'épargner à Nathalie les regrets qui me déchirent. Qu'elle, au moins, connaisse les joies dont j'ai été frustée : un lit

heureux, un jeune amant, l'abandon entre des bras aimés qui vous serrent et vous étouffent, et vous écrasent...

De nouveau, en parlant, elle est gagnée par les larmes et s'arrête, suffocante.

MESSINE, *dans un cri de pitié.* — Bianca !
LA COMTESSE. — Silence, silence !

Elle se ressaisit, puis court à la porte du grand salon et fait un signe.

MESSINE. — Qui appelez-vous ainsi ?
LA COMTESSE. — Le Chancelier.
MESSINE, *dans un mouvement de recul.* — Ah !
LA COMTESSE. — Ne sourcille plus. Accepte docilement le rôle ingrat que la nécessité t'impose. Agenouille-toi là, à mes pieds.

Elle s'assied prestement sur le canapé tandis qu'elle pousse un tabouret sous les genoux de Messine.

MESSINE, *obéissant.* — Hozenne vient vers nous.
LA COMTESSE. — Seul ?
MESSINE. — Oui !
HOZENNE. — Ah ! Pardon, ma chère ! J'accourais, croyant que vous m'aviez fait signe mais je me suis trompé de toute évidence et me retire discrètement.
LA COMTESSE, *se levant.* — Non, Excellence, ne me quittez pas. J'ai grand besoin de votre amitié et de votre protection.
HOZENNE. — L'une et l'autre vous sont acquises d'emblée.
LA COMTESSE. — Croyez-vous qu'une passion engageant toute la vie puisse naître au premier coup d'œil ?
HOZENNE. — Sans doute et j'en ai vu plusieurs exemples.
LA COMTESSE. — Alors, Excellence, libérez le Chevalier de ces servitudes que lui impose son grade car nous avons résolu de fuir cette nuit même pour mon pays natal.
HOZENNE. — Plaisantez-vous ou me faites-vous l'honneur d'une confidence bouleversante ?
LA COMTESSE. — Je ne songe pas à plaisanter. L'instant qui passe commande le sort d'au moins trois d'entre nous.
HOZENNE. — Trois ? Pourquoi trois ? Quel drôle de chiffre ! Peu importe s'il faut que cette résolution désespère quelqu'un. Je n'y puis rien et cela ne me regarde pas. *(Il va au bureau où il écrit vivement quelques lignes.)* Voici l'ordre qui permettra au Chevalier de passer la frontière.
LA COMTESSE. — La bonté de Votre Excellence me met les larmes aux yeux.
HOZENNE. — Mais j'y pense ! La Marquise m'en voudrait si je la tenais plus longtemps à l'écart de ma joie ; de la vôtre, Bianca ; de la vôtre, chevalier. Elle est si romanesque, la chère petite, qu'elle en prendra sa part, sa large part.

Il rit durement, se dirige vers la porte qu donne sur la salle de bal et des yeu cherche la Marquise.

LA COMTESSE, *à Messine.* — L'instant pénibl approche. Reste silencieux et sage.
HOZENNE. — Justement, elle me cherchai des yeux en écoutant les fadaises dont l'assom mait un vieux sénateur. Enfin, vous voilà, m chère moitié !
LA MARQUISE. — Ne m'avez-vous pas fa signe ?
HOZENNE. — En effet.
LA MARQUISE. — Que se passe-t-il ?
HOZENNE. — Rien que de charmant. D'abor que je vous présente à la baronne de Rover Mais, au fait, vous la connaissez : tout à l'heur sur mon ordre, elle a bien voulu vous rappele du balcon que quinze cents invités réclamaien votre gracieuse présence.
LA MARQUISE. — Je vous en suis profon dément obligée, madame.

Messine fait un mouvement que la Comtess arrête.

HOZENNE. — Quant à Monsieur, inutile qu je vous le nomme, on prétend que vous ave fait ensemble votre première Communion *(Encore une fois, Messine veut s'élancer, ma la Comtesse le retient. La Marquise s'est laiss tomber sur une chaise.)* Seriez-vous lasse, m chère ?
LA MARQUISE. — La chaleur du bal m'étouffa depuis un moment.
LA COMTESSE. — Vite, Chevalier, à boire pou la Marquise.
HOZENNE. — Restez tranquille, la Marquis n'a soif que de nouvelles. *(A la Marquise* N'est-ce pas ?
LA MARQUISE, *à Hozenne.* — Vous avez raiso J'aimerais apprendre pourquoi vous m'avez fa appeler.
HOZENNE. — Parce que j'avais besoin qu vous partagiez ma joie qui est immens Figurez-vous que d'un seul regard de leu beaux yeux, Bianca et le Chevalier se so volés le cœur et s'abandonnent au besoin ne plus jamais se quitter.
LA MARQUISE. — Jouez-vous, ou parlez-vou sérieusement ?
HOZENNE. — Bravo ! Elle a dit comme mo vous remarquez ? Ses premiers mots ont é pareils aux miens, exactement. J'exulte ! c voilà le signe indubitable où se reconna l'entente parfaite entre deux époux. Ah ! chèr chère Nathalie ! *(Changeant brusquement ton :)* A part cela, tout est vrai : ils s'adore et nous quittent cette nuit même pour marier. Allons, vite, félicitez cet heure couple.
LA MARQUISE. — Recevez mes complimen les plus sincères, madame. Et vous plus spéci lement, monsieur de Messine.
MESSINE. — Ah ! Nathalie, si vous saviez
HOZENNE. — Quoi donc ?
LA COMTESSE. — Rien, sinon que le tem

esse. *(A Messine :)* Prenez congé de la arquise, s'il vous plaît, puis donnez l'ordre à a voiture d'avancer devant la porte du jardin. *Iessine semble hésiter. La Comtesse avec rmeté :)* De grâce, obéissez. Son Excellence ous dispense de longs saluts protocolaires.

HOZENNE. — Oui, il faut en finir.

MESSINE, *à la Comtesse.* — Je me soumets veuglément à vos ordres. Adieu, monsieur le hancelier. Au revoir, Nathalie.

Messine sort. La Marquise sur le point de défaillir, n'a rien répondu. La Comtesse court à elle et la soutient.

LA COMTESSE. — Pour vous remercier d'avoir mbelli cette minute de votre douce présence, ermettez que j'attache ce bijou à votre oignet. Votre poignet d'enfant.

HOZENNE. — C'est trop de générosité.

LA MARQUISE. — Avec quelle hâte superbe ous avez décidé de votre vie.

LA COMTESSE. — Le bonheur n'admet pas u'on le fasse attendre, ne l'oubliez jamais.

HOZENNE. — Je vous félicite, ma chère, de oumettre si parfaitement vos actes à vos rincipes.

LA COMTESSE. — Mais cette robe voyante va êner ma fuite.

HOZENNE. — Votre manteau la cachera.

LA COMTESSE. — C'est que, stupidement, je uis venue les épaules seulement couvertes 'une mousseline. Si j'osais... Non ; il y aurait ; de ma part, un abus grossier.

HOZENNE, *souriant.* — Je devine et j'approuve. *Il sonne. Un valet apparaît aussitôt.)* Que la remière femme de chambre de la Marquise ous remette son manteau de voyage le plus ouillet, une couverture de cachemire et son écessaire. *(A la Comtesse :)* Est-ce bien cela ? 'ai-je rien oublié ?

LA COMTESSE. — Si la Providence possédait à-propos de Votre Excellence, vivre devienrait rapidement un plaisir.

HOZENNE. — Je me suis toujours fait une loire d'être au service de l'amour. *(Il rit urement. Entre le valet portant le manteau, couverture et le nécessaire.)* Empruntez otre escalier particulier, je me charge d'avertir otre oncle.

LA COMTESSE. — Mais saurais-je retrouver ion chemin dans le dédale des couloirs ?

HOZENNE. — Ma femme se fera une joie et ne gloire de vous accompagner. *(A la Marquise :)* N'est-ce pas, ma belle ?

LA MARQUISE, *reculant.* — Oh ! Monsieur.

HOZENNE. — Qu'y a-t-il ? Vous hésitez ? Le laisir que je vous offre serait-il moins parfait ue je le suppose.

LA MARQUISE, *baissant la tête.* — Non, ionsieur.

HOZENNE. — Alors ?

LA COMTESSE, *à la Marquise.* — Passez. Je ous suis.

HOZENNE. — Pas avant que je ne vous aie onné un baiser de père.

LA COMTESSE. — Qui ne sera pas un baiser d'adieu, car nous sommes gens de revue, Excellence.

HOZENNE. — Sans doute.

La Comtesse tend son front à Hozenne qui l'embrasse et se relève comme surpris.

LA COMTESSE. — A bientôt.

Elle prend la Marquise par la main et sort.

HOZENNE. — On aurait juré le front d'Alberte : même dureté, même parfum. *(A ce moment, Edgar paraît, il tousse discrètement.)* Ah ! vous m'avez surpris.

EDGAR. — Cette remarque accompagne souvent une apparition.

HOZENNE. — J'ai à vous parler, monsieur le duc, et ma foi, de choses sérieuses.

EDGAR. — Vous ne m'étonnez pas. Moi aussi.

HOZENNE. — Auriez-vous un soupçon de ce qui se passe ?

EDGAR. — Et vous, Excellence ?

HOZENNE. — Oh ! moi, vous savez, la vie m'a rarement pris au dépourvu.

EDGAR. — Moi, la vie ne m'intéresse guère.

HOZENNE. — Est-ce possible ?

EDGAR. — Figurez-vous que toutes mes pensées, tous mes soins vont à la mort.

HOZENNE. — Preuve que vous vous attachez à l'éternel. Je vous en fais mon compliment, mais, ce soir, je refuse de vous suivre dans vos austères méditations, car jamais vivre ne m'a paru plus comique.

Il rit durement, puis porte la main à son cœur.

EDGAR. — Votre Excellence pâlit.

HOZENNE. — L'air me manque tout à coup. *(Il s'approche de la fenêtre qui s'ouvre grande devant lui.)* Comme la nuit est sombre !

EDGAR. — Cependant, l'aurore approche.

HOZENNE, *tombant assis.* — Ah ! que je suis fatigué !

EDGAR. — Votre Excellence se reposera bientôt.

HOZENNE. — Sans doute, mais d'abord je veux souper au champagne en tenant ma femme par la taille, car je suis un jeune marié, ne l'oubliez pas ! *(La pendule a repris son tic-tac inquiétant, mais sur un rythme accéléré. Hozenne, prêtant l'oreille :)* Justement, la Marquise vient vers nous par le petit escalier. Entendez-vous son pas ? Elle monte d'une course au jardin à propos de laquelle j'ai une communication à vous faire.

EDGAR. — Je vous écoute.

HOZENNE. — Votre belle nièce m'a chargé pour vous d'un message infiniment délicat. Je ne sais comment m'y prendre.

LA COMTESSE, *apparaissant sur le seuil de l'escalier particulier.* — Inutile, je fais mes commissions moi-même, comme vous allez le voir. Laissez-nous, mon oncle.

Edgar salue et sort.

HOZENNE. — Comment, c'est vous ?

LA COMTESSE. — Oui.

HOZENNE. — Vous avez changé de tactique et décidé d'informer directement le Duc de votre résolution ?

LA COMTESSE. — Il ne s'agit pas de moi.

HOZENNE. — Mais de qui, alors ?

LA COMTESSE. — De vous, Hozenne, de vous seulement.

HOZENNE. — Votre ton me surprend, Bianca.

LA COMTESSE. — Ce n'est pas le mien, c'est celui d'Alberte.

HOZENNE. — Permettez-moi de vous dire qu'il convient mal à votre jeunesse...

LA COMTESSE. — J'ai subitement vieilli depuis ma descente au jardin.

HOZENNE. — C'est l'amour qui est responsable de cette métamorphose. Mais vous l'avez éperdument désiré, rappelez-vous ! Et, fidèle à ma promesse, j'allais en informer votre oncle.

LA COMTESSE. — Sortez de ce rêve, je vous en prie. Il est ennuyeux comme un roman démodé. Ce que j'ai à vous dire ne concerne ni mon oncle, ni moi ; mais vous et votre femme.

HOZENNE. — Ma femme ! Parlez vite !

LA COMTESSE. — Primo, Nathalie m'a repris son manteau de voyage.

HOZENNE. — Par exemple !

LA COMTESSE. — Secundo, après avoir repris le manteau, elle a pris ma place, à côté de Messine et, tandis que nous palabrons, elle roule sur le boulevard qui conduit hors de la ville, appuyée contre la poitrine de son cher amant.

HOZENNE. — Voulez-vous bien vous taire ! Vous délirez, ou votre diablerie a machiné cette fable ridicule uniquement pour voir la grimace dont je l'accueillerai.

LA COMTESSE. — Je vous répète que votre femme est en fuite avec le Chevalier, qu'elle vous a quitté, qu'elle vous rejette et déjà vous oublie. Tout à l'heure, vous disiez : « Je ne peux pas vivre sans elle. » Eh bien ! mourez ! car ce que vous trembliez qu'il arrive est arrivé. Mieux encore, est irrévocablement accompli.

HOZENNE. — C'est faux ! Vous mentez ! Où est Nathalie ? *(La Comtesse se tait.)* Ah ! Je comprends ! Elle joue, n'est-ce pas ? Sur votre conseil, elle se cache dans le jardin pour me punir de l'avoir humiliée, car je sais qu'elle est incapable de ce dont vous l'accusez. Elle est timide, elle est la timidité même, vous avez dû le remarquer. Elle n'aurait su où trouver la force que réclame la conduite scandaleuse que vous lui attribuez.

LA COMTESSE. — En effet ! Durant une minute je l'ai vue hésiter comme une fillette qu'on a souvent battue. Alors, je l'ai poussée. Messine a refermé les bras sur elle et la voiture est partie au galop.

HOZENNE. — Vous mentez ! J'en ai la preuve.

LA COMTESSE. — Vraiment ?

HOZENNE. — Si Messine avait disparu en compagnie d'une autre, vos yeux auraient moins d'éclat, et votre voix moins d'arrogance, car il vous plaisait, ce beau brun, et vous avez travaillé à le séduire, moins pour mon compt que pour le vôtre.

LA COMTESSE, *qui se dégante lentement.* — quelle heure le souper ? J'ai faim.

HOZENNE. — Votre attitude m'irrite, Bianc Partez, Messine vous attend, et moi j'attends Marquise.

LA COMTESSE, *avec une gravité subite.* — Comme son cœur était bon ; et quelle tendress dans ses moindres gestes, dans ses moindre paroles ! Ah ! Monsieur, vous possédiez là u rare trésor ! Combien de temps en avez-vou joui ? Deux mois, il me semble. Assez pour n pouvoir l'oublier. Pas assez pour la flétrir.

HOZENNE. — Que signifient ces propo insultants ? Qui servez-vous ici ce soir ?

LA COMTESSE. — Devinez !

HOZENNE. — Elle est partie ? C'est vrai ?

LA COMTESSE. — Mille fois vrai !

HOZENNE, *tournant dans le salon avec éga rement.* — Eh bien ! tant mieux ! Me voil délivré, rajeuni ! Le temps que je perdais me poser des questions à propos de cette fille on n'en a pas idée ! Ma besogne en souffrait Ma santé aussi ! Demain, réveil à six heures conseil à sept, et que chacun tremble ! C'es moi le maître du royaume ! La preuve ? J sonne, le chef de la police accourt, et avant c matin il me ramène Nathalie. Lui, Messine, u bon accident en fait un mort, et elle, purgé de toute curiosité par la disparition de so amant et l'échec de son aventure devient un épouse modèle. Et j'ai la paix, enfin la paix la paix ! *(Haletant, il tombe assis sur l fauteuil.)* Tu vois, Bianca, je règne, je com mande aux autres et à moi-même. La punitio que toi et ta petite amie vous aviez combiné pour m'apprendre la douceur, elle fait lon feu ! Alors, rejoins vite ton chevalier et rends moi ma femme.

LA COMTESSE. — Impossible ! Elle est partie Ils sont partis ensemble. Ils sont heureux e pour toujours.

HOZENNE. — Non ! Je ne veux pas ! Je lu défends de me quitter ! Je lui défends de s laisser toucher par un autre ! Il faut qu'ell revienne ! Va le lui dire, car elle est dans l jardin, n'est-ce pas ? *(Il rit pauvrement, l Comtesse se tait.)* Tu es venue négocier, tu e venue me proposer de sa part une nouvell façon de vivre, après m'avoir étourdi d frayeur. *(La Comtesse se tait.)* Note que j'ima gine parfaitement ses exigences : d'abord plu de liberté, plus d'argent aussi, sa famille à l Cour. Accordé, entends-tu, accordé ! *(Il rit, l Comtesse immobile continue de se tair Hozenne, avec le même égarement :)* Pourquo ce silence ? *(La Comtesse soupire et se tait.* Ce n'est pas tout ? Il reste encore quelqu chose ? Quelque chose de grave ? *(La Comtess continue de se taire en regardant fixemen Hozenne.)* Ah ! oui, je comprends. Mais sur c point, je résiste. Elle ne peut me priver d dormir à côté d'elle chaque nuit ! De la vo s'éveiller à côté de moi chaque matin ! Supplie la de ne pas m'ôter ce bonheur qui me fait plu

esoin que l'air et le jour. Je sais, elle sort tout ste de l'enfance et moi, je suis vieux. Ma résence dans son lit ne lui apporte que ontrainte et tristesse. Pourtant elle ne doit pas 'en chasser. Dis-le lui. *(La Comtesse regarde ujours Hozenne avec fixité.)* Tu penses itrement, toi qui bats des mains à la vue d'un eau jeune homme, tu refuses de servir l'amour un vieillard ? Et si je t'en priais, au nom de tte vieillesse même, à qui le seul espoir ermis est la mort ? *(La Comtesse ferme les eux et se tait.)* Tu fermes les yeux, et derrière s paupières serrées, tu me fuis, tu te dérobes, me condamnes silencieusement. *(Il change e ton et ajoute avec dureté :)* Lâchement. *(La omtesse se lève et pose sur Hozenne un regard rrible.)* Non, pardonne ! Oublie ce mot sensé. Je plaisantais. *(Il essaie de rire, mais parvient à peine.)* Tu n'es pas lâche, tu es rave au contraire. Et tu vas le prouver en me uivant. Et je ne te refuserai rien de ce que daigneras me demander en échange de ce cours. Tu détournes les yeux ! Sans doute. u possèdes l'avenir, des diamants, des perles ır écheveaux et un visage devant lequel âlissent les autres visages. Que puis-je t'offrir ui augmente ton orgueil de toi-même ? *(Il garde autour de lui avec désespoir.)* Ceci ! l se jette à genoux.)* Mon humiliation. Je te is cadeau de mon humiliation. Regarde ozenne à genoux, suppliant, pleurant et te aisant les mains, afin que tu consentes à le unir à sa femme dont il a besoin pour vivre.

La Comtesse. — Relevez-vous, s'il vous plaît, otre humiliation me gêne comme une indéence.

Hozenne. — Tu peux y mettre fin d'un mot.

La Comtesse. — Il suffit d'un mot, en effet, our réconforter ou désespérer une âme. Ainsi lui que vous avez prononcé pour séparer berte de Sylvio.

Hozenne. — Pourquoi Sylvio ? Es-tu folle retourner quarante ans en arrière ? Oublies- le drame dans lequel je me débats ?

La Comtesse. — Votre drame est terminé. thalie en fuyant avec Messine lui a donné parfaite conclusion. Allons. Rentrez dans le l, vous y trouverez peut-être une nouvelle berte ou une nouvelle Nathalie belle et uvre, à désoler et à corrompre.

Hozenne. — Taisez-vous ! Où est Miracourt ? sont les autres ? Pourquoi suis-je seul avec tte personne effrayante que je ne connais s ?

La Comtesse. — Quelle ingratitude ! Tu étends ne pas me connaître ? Mais qui donc plus proche de toi que moi ? Moi ta victime ton bourreau !

Hozenne. — Vous délirez ! J'y vois clair core et me rappelle fort bien vous avoir ncontrée ce soir pour la première fois.

La Comtesse. — Tu perds la mémoire. La emière fois que tu m'as vue c'était au bal ampêtre offert en l'honneur du prince qui versait notre province. Le soir même il me a de le suivre dans la capitale. Je refusai : j'en aimais un autre qui était loin. Alors tu m'enlevas malgré mes protestations et mes cris.

Hozenne. — Qui parle ? Est-ce Bianca ? Est-ce Alberte ?

La Comtesse. — Choisis, mais rappelle-toi combien de fois je t'ai supplié de me dire où vivait mon bien-aimé afin que je puisse, de loin en loin, sans qu'il le sache, apercevoir un instant son visage. Rien d'autre, mais cela du moins pour trouver à l'existence un goût moins amer. Tu refusais en riant, ou fronçais le sourcil. Ce qui ne t'a pas empêché un beau soir de me murmurer à l'oreille : « Disparais, Alberte, il est temps ! »

Hozenne, *stupéfait.* — Alberte !

La Comtesse. — Je t'ai obéi durant vingt ans. Mais ce soir, en apercevant derrière une vitre ton corps séché, ta face creuse et ta prisonnière, la jolie dame en rose, j'ai décidé de remonter à la surface pour te punir et la délivrer. Eh bien, c'est fait, et je rentre chez moi satisfaite.

Hozenne. — Non, ma chère. N'essaie pas de troubler ma raison en jouant de ton incroyable ressemblance avec Alberte dont tu te montres, en fin de compte, une assez pauvre élève. Rien de ce que vous avez manigancé toutes deux ne subsistera. Et dans l'ombre où elle remâche ses rancunes, va lui conseiller de mourir de chagrin car, finalement, c'est moi qui gagnerai la partie. *(Il sonne. Paraît un valet. Au valet :)* Envoyez-moi à l'instant M. de Miracourt. *(Le valet sort. A Alberte qui se tait :)* Regarde bien comment tes misérables constructions vont tomber en poussière. *(Entre Miracourt. A Miracourt :)* Il me faut à l'instant le chef de la police, le ministre de l'Intérieur et le gouverneur de la province.

Miracourt. — Ils sont tous trois dans le bal.

Hozenne. — Parfait. *(On frappe à la porte.)* Qui frappe ?

Edgar paraît et salue cérémonieusement.

Edgar. — Rien que votre humble serviteur et ami, Excellence.

Hozenne. — Au fait, monsieur l'oncle de Bianca, quel rôle jouez-vous dans l'aventure ?

Edgar, *souriant.* — Celui d'arbitre.

Hozenne. — Je ne vous comprends pas mais peu importe. *(A Miracourt :)* La mission dont je dois charger le chef de la police est urgente et délicate. Il s'agit de...

Il s'arrête et porte la main à son cœur.

Miracourt. — J'écoute Votre Excellence.

Hozenne, *respirant avec difficulté.* — Donne-moi une seconde.

Miracourt. — Dois-je profiter de cette pause pour chercher dans la grande salle les ministres que réclamait Votre Excellence ?

Hozenne, *dont le malaise grandit.* — Je te dis d'attendre une seconde.

Miracourt. — Que Votre Excellence pardonne à mon zèle.

Hozenne. — J'étouffe, ouvre la fenêtre.

Miracourt. — A l'instant, Excellence.

HOZENNE. — Miracourt, ma vue se brouille — mes oreilles bourdonnent — le monde que je tenais dans mon poing s'émiette et tombe en poussière.

MIRACOURT. — J'appelle un médecin.

HOZENNE. — Tais-toi ! Approche. Ecris.

MIRACOURT, *obéissant.* — Oui, Excellence.

HOZENNE, *d'une voix à peine perceptible.* — Moi, Grand Chancelier du Royaume, j'ordonne à toutes les polices d'arrêter...

Il porte la main à son cœur et s'affaisse...

MIRACOURT. — Son Excellence se trouve mal, vite un médecin.

EDGAR. — Un médecin, me voilà.

Il se penche sur Hozenne.

MIRACOURT. — Eh bien ?

EDGAR. — Peut-on transporter le Chancelier dans ses appartements sans alarmer l'assistance ?

MIRACOURT. — Il suffit d'emprunter cet escalier particulier.

EDGAR. — Faites donc.

MIRACOURT, *après avoir sonné deux valets.* — Son Excellence souffre d'une légère défaillance. Portez-la dans sa chambre.

MIRACOURT, *à un troisième valet.* — Qu'on éteigne un à un quelques lustres. Nos hôtes comprendront que le matin approche, que la fête se termine. *(A Edgar et à la Comtesse :)* Et demain, le public ne nous accusera point de cynisme.

Il éteint toutes les lumières, sauf une lampe voilée, puis sort, accompagnant les valets qui emportent Hozenne.

EDGAR, *à la Comtesse.* — Madame paraît accablée.

LA COMTESSE. — Mon désir de vengeance tenait en moi une place si grande que satisfait, il me laisse vide et comme inutile...

EDGAR. — La raison qui poussait Madame à survivre disparaît.

LA COMTESSE. — Et l'aurore approche.

EDGAR. — Rentrons.

LA COMTESSE, *dans un cri.* — Non !

EDGAR, *surpris.* — Pourquoi ?

LA COMTESSE. — Je me sens clouée à ce point du monde où à mon tour j'ai osé désespérer une âme, et tremble que ne se prépare pour moi une éternité qui porterait les affreuses couleurs noirs et rouges de la vengeance.

EDGAR. — Madame !

La Comtesse court à la fenêtre qui s'est élargie jusqu'à découvrir entièrement le vaste paysage du ciel. Dans le salon la dernière lampe s'éteint brusquement.

LA COMTESSE. — Edgar, le ciel pâlit comm lavé par un fleuve invisible. Elles expirent l minutes que m'avait accordées la Déesse. C trouverais-je le temps de verser assez de larm pour paraître devant Dieu digne d'un de s regards...

EDGAR. — On dit que les souillures persiste même sous un flot de larmes tièdes, ma qu'une seule larme brûlante suffit à purifi un cœur frappé de repentir.

LA COMTESSE, *dans un cri.* — La nuit bascu et avec elle ma misérable vie. La peur héris mes cheveux. Pitié, Seigneur, pitié pour mo pitié pour Hozenne, pitié pour tous les pauvr enfants des hommes...

EDGAR. — L'instant qui va nous sépar approche.

LA COMTESSE. — Adieu, ami. Abandonne-m aux peines que j'ai méritées. Mais cours Sainte-Edwige où mon âme malheureus viendra pleurer jusqu'à la fin du monde et jet au fil de l'eau un bouquet de mignardises e appelant : Sylvio !... Sylvio !... Sylvio...

EDGAR, *du ton dont il annoncerait u Majesté.* — L'Aurore !

Le ciel se colore d'une lueur rose q frappe la Comtesse de ses rayons, tand que le décor a disparu, faisant place un vide immense dans lequel s'est fond Edgar.

LA COMTESSE, *dans un murmure.* — Quell beauté. Quelle fête !... Un air plus léger cou sous les feuilles !... Il porte sur lui comme u parfum d'œillet... De cet œillet blanc du milie de juin qu'on appelle mignardise. *(A ce mome on entend au loin chantées par une voi masculine les premières mesures de la* Sérénad *de Schubert. La Comtesse d'une voix étouffée* Sylvio ! Sylvio... *(Le chant se rapproche. L Comtesse tendant les bras :)* Ma joie ! Mo amour ! Mon jeune amour !... *(Le cha continue de se rapprocher tandis que la lumiè augmente. La Comtesse en larmes :)* Ah premier bonheur, de pouvoir enfin pleurer ta de larmes refoulées... *(Le chant est maintena tout proche. La Comtesse, marchant vers u vive lumière qui apparaît :)* Amour, uniqu amour ! J'oublie le songe amer auquel no avait condamnés le triste miracle de vivre regarde se lever, en marchant vers toi, le se jour qui ne sombre pas dans la nuit.

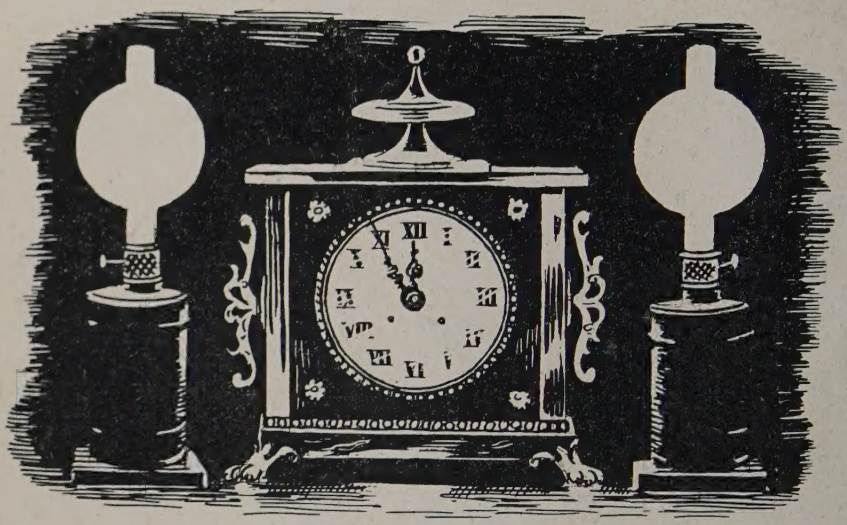
La mélodie a maintenant l'ampleur d'u chant céleste, tandis qu'une clar éblouissante inonde la Comtesse de s rayons.

RIDEAU

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1954

Hozenne La Comtesse

HOZENNE. — *Crier la vérité soulage...* (Acte II)